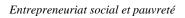


### TABLE DES MATIERES

Résumé	3
Remerciements	4
Les entreprises sociales étudiées, incubées à la Ferme Enchanté de Gawad Kalinga, Philippin	nes 8
Introduction	12
Partie 1 : « Ending poverty for 5 millions families by 2024 » : l'objectif de Gawad Kalinga	17
Chapitre 1 : Peut-on développer l'entrepreneuriat social aux Philippines ?	17
Chapitre 2 : Les entreprises de la Ferme Enchanté sont-elles vraiment des entreprises sociales ?	28
Chapitre 3 : Les entreprises sociales arrivent-elles à s'autofinancer ou restent-elles dépendantes de la Ferme ? L'entrepreneuriat social et les impacts monétaires	36
Partie 2 : Ne plus se considérer comme pauvre : un changement qui doit aussi être psychologique. La pauvreté et les capabilités.	46
Chapitre 4 : Changer la mentalité de ces jeunes Philippins. La pauvreté subjective	46
Chapitre 5 : Ce ne sont pas des « fournisseurs » ou des « employés », mais des « partenaire Impliquer les pauvres en tant que parties prenantes	
Chapitre 6 : Permettre aux pauvres de devenir des entrepreneurs sociaux, est-ce la bonne solution pour éradiquer la pauvreté ?	
Conclusion	76
Bibliographie	79
ANNEXES	82
Entretien avec Johnson Acdang – Tribeblends – 23 Mai 2018	83
Entretien avec Danilo Ablen - Oh GK! – 27 Juillet 2018	88
Entretien avec Anna Salamat - Tinta ni Juan – 8 Août 2018	91



Camille Hammerschmidt

#### Résumé

De nombreuses entreprises sociales existent et œuvrent pour éradiquer la pauvreté à une échelle locale, nationale ou même mondiale. Mais dans la plupart des cas, ces entreprises sociales ne sont pas créées par les pauvres eux-mêmes. Et pourtant, qui mieux que les pauvres pour savoir ce dont ils ont besoin ? C'est ainsi que l'organisation Gawad Kalinga Enchanted Farm œuvre pour leur redonner une voix. Elle accueille au sein de son école des jeunes issus de familles pauvres et les aide à créer leur propre entreprise sociale. L'objectif est de leur permettre de se sortir de la pauvreté de manière permanente. Mais au-delà de cela, c'est aussi de faire en sorte qu'ils contribuent à éradiquer la pauvreté dans leur pays.

Je ne peux parler de mon mémoire sans évoquer son contexte. Entre Mars et Septembre 2018, j'ai effectué un stage aux Philippines dans cette même organisation. J'étais hébergée sur le site de l'Enchanted Farm, tout comme une quinzaine d'autres stagiaires internationaux. J'ai été amenée à travailler avec les entrepreneurs issus de l'école SEED Philippines (créé en 2014 par Gawad Kalinga) dont j'ai parlé précédemment.

Aujourd'hui, de nombreuses entreprises sociales ont vu le jour au sein de la Ferme. Dans ce mémoire, nous étudierons neuf d'entre elles afin de comprendre les effets qu'elles ont sur leurs créateurs et sur leur environnement. Nous analyserons leur impact : ces entreprises peuvent-elles vraiment être considérées comme sociales ? Nous définirons aussi leurs objectifs et la manière dont ces entrepreneurs prévoient de les atteindre.

Nous mettrons aussi en avant le fait que la pauvreté n'est pas uniquement monétaire, mais qu'elle est également subjective. En effet, la plupart des entrepreneurs de la Ferme ont auparavant vécu dans des bidonvilles. Lorsque l'on disait de Danilo Ablen qu'il était un déchet parce qu'il était pauvre, il avait fini par y croire. Alors comment créer son entreprise sociale lui a permis d'être revaloriser? En quoi intégrer la formation SEED Philippines a-t-il permis à Danilo de ne plus se considérer comme pauvre?

Ce mémoire est surtout basé sur les témoignages de ces entrepreneurs que j'ai eu la chance de rencontrer et de côtoyer tous les jours durant six mois. Tous disent qu'ils ont retrouvé l'espoir et qu'ils ne se considèrent plus comme pauvres, alors qu'ils ne sont pas encore indépendants financièrement. L'impact sur les entrepreneurs eux-mêmes est donc incontestable. Toutefois, la finalité de ce mémoire sera aussi de savoir si, dans un pays où l'entrepreneuriat social n'est pas très développé, les entreprises sociales de la Ferme contribueront vraiment à éradiquer la pauvreté aux Philippines.

#### Remerciements

Ce mémoire a été l'objet de nombreuses rencontres, et j'aimerais ici remercier tous ceux qui m'ont aidé.

Louis Faure, qui en tant que tuteur de stage m'a beaucoup aidé à trouver ma place au sein de la Ferme Enchanté.

Saïd Yahiaoui, mon tuteur de mémoire qui m'a aidé à trouver une direction sur ce projet, m'a donné les indications nécessaires pour l'améliorer et m'a aussi permis d'obtenir un délai lorsque j'en ai eu besoin.

Clouds, une graphiste avec laquelle j'ai adoré travailler. Etant ma supérieure, elle m'a appris beaucoup de choses et m'a fait me rendre compte que je pourrais faire du graphisme un métier.

Les entrepreneurs qui ont accepté de répondre à mes questions : Johnson, Angelica, Danilo, Anna, Randy, Theodore. Mais aussi Cedric et Julienne que j'ai interviewés même s'ils n'ont pas créé d'entreprise, et qui ont contribué à me diriger dans mes réflexions.

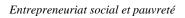
La totalité des étudiants SEED qui m'ont accueilli à bras ouverts et m'ont grandement inspiré durant ces six derniers mois. Particulièrement Jay-Ar, Chef et Arnold, qui m'ont accueilli dans leur communauté durant une semaine.

Tita Milete et sa famille, avec qui j'ai passé de merveilleux moments et qui m'ont inclus dans leur famille comme si j'étais une des leurs.

Kyla, Guianne, Frances et leur grande famille, qui m'ont aussi accueilli comme l'une des leurs et m'ont permis d'avoir un pied-à-terre sur Manille.

Tous les stagiaires internationaux que j'ai rencontrés, avec qui j'ai passé d'excellentes soirées au sari, avec qui j'ai partagé le dorm, et qui ont rendu ces journées de mousson un peu plus agréables.

Et bien sûr, je remercie chaleureusement toutes les personnes que j'ai rencontrées durant ce séjour et qui me manquent déjà.



Camille Hammerschmidt

#### Dictionnaire des termes et abréviations utilisés

La Ferme : La Ferme Enchanté de Gawad Kalinga ou GK Enchanted Farm, le lieu du stage, installée dans la province de Bulacan,

**Les SEED** : étudiants faisant partie du programme SEED Philippines de la Ferme Enchanté Gawad Kalinga.

**Tita** : signifie « tante » en tagalog, et représentant les mères de familles aux Philippines.

**Tito** : signifie « oncle » en tagalog, et représentant les pères de familles aux Philippines.

Cuya et Ate: signifie respectivement « grand frère » et « grande sœur ». C'est ainsi que l'on nomme les personnes plus âgées que soi.

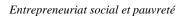
**Dorms** : dortoirs pour filles ou garçons dans lesquels vivent les étudiants, les stagiaires, ou les employés de la ferme.

**Batch 1, 2, 3 ou 4** : les promotions d'étudiants SEED. Le premier batch est arrivé en Août 2014 et en Août 2018 le cinquième batch est arrivé.

**GK**: Gawad Kalinga

**Communauté** : représente un groupe de personnes issues d'un même village. Ici, les communautés GK sont les personnes vivant dans les villages Gawad Kalinga

Tagalog: un des deux langues officielles du pays avec l'anglais



Camille Hammerschmidt

## Les entreprises sociales étudiées, incubées à la Ferme Enchanté de Gawad Kalinga, Philippines

#### <u>Tribeblends – Johnson Acdang</u>

Tribeblends est une entreprise sociale créée en 2018 par un étudiant SEED qui promeut l'existence des tribus, et plus précisément la beauté et l'excellence de la tribu Igorot. L'entreprise crée du thé, un mélange de fleurs et de fruits. Elle a pour but de donner une voix à ces tribus.





#### <u>Friendchips – Angelica De Leon</u>

Friendchips est une entreprise sociale créée par six étudiants SEED, produisant des chips de patates douces et de bananes. Elle est aujourd'hui gérée par Angelica De Leon, qui a pour ambition d'aider des producteurs agricoles.

#### Red Carpet - Randy Arandia

Red Carpet est une entreprise sociale créée par une ancienne entrepreneuse de la Ferme et aujourd'hui gérée par Randy Arandia. Elle crée des produits textiles, et notamment des sacs, utilisant des tissus traditionnels philippins.



#### Tinta Ni Juan – Anna Salamat, Rinalyn Pagao et Rolando Delacruz



Tinta Ni Juan est une entreprise sociale créée par trois étudiants SEED du premier batch en Mai 2017. Elle marque des T-shirts avec des designs originaux. Elle a pour objectif à terme d'impliquer la communauté dans l'activité de l'entreprise.

#### Keso Beso – MJ Landayan et Jeson Estorba

Keso Beso est une entreprise sociale créée par trois étudiants SEED, et produisant du fromage frais de lait de carabao. Elle a pour but de promouvoir la production de produits laitiers et notamment la production de lait aux Philippines.





#### Oh GK! - Danilo Ablen

Oh Gk! est une entreprise créée par Danilo Ablen, un étudiant SEED du deuxième batch. C'est une boisson « faite maison » à partir d'origan, de gingembre, et de miel et de calamansi (des petits citrons). Tous les ingrédients sont locaux.

#### Apicuria (The BeEmpire) – Theodore Yangco

Apicuria est une marque de l'entreprise The BeEmpire crée par Theodore Yangco, un entrepreneur arrivé à la Ferme dans le but d'y implanter ses ruches. La marque propose un



spray oral pour les maux de gorge, créé à partir de miel, propolis et d'herbes. L'entreprise implique les agriculteurs qui s'occupent des ruches.

#### Autres entreprises évoquées :

#### **Bayani Brew**

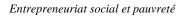
Bayani Brew est une entreprise de jus de fruits, ayant ses bureaux à Manille mais produisant à la Ferme Enchanté. Julienne Tolentino est la personne qui s'occupe de superviser la production. Les employés sont tous issus de la communauté de la Ferme.



#### <u>Plush and Play – Fabien Courteille</u>



Plush and Play est une entreprise de fabrication de peluches éducatives et non toxiques, employant plus d'une dizaine de Titas issues de la communauté de la Ferme.



Camille Hammerschmidt

#### Introduction

Typhons, pauvreté, surpopulation. C'est souvent ce à quoi on pense lorsque l'on évoque les Philippines.

Être venue faire un stage et écrire un mémoire dans ce pays, grâce à Gawad Kalinga, m'a permis de visiter des endroits encore peu, voire pas du tout connus des touristes. Les Philippines étant composées de plus de 7000 îles, certains villages vivent éloignés de tout, malgré le cadre de vie paradisiaque. Sur une de ces îles, que j'ai eu la chance de découvrir grâce au Bayani Challenge en Avril dernier, l'école maternelle et primaire du village n'est qu'une petite cabane de 4m², comportant un tableau, des livres, et quelques tables et chaises. C'est pourtant une vraie opportunité pour ces enfants d'apprendre.

La pauvreté, j'ai pu la remarquer de plusieurs façons au cours de ses dernières années. Un SDF à Los Angeles vêtu de loques et de chaussures trouées. Une « rangée » de sans-abris à Séoul, chacun sous son buisson devant la gare. Des immigrants à Athènes essayant de rentrer dans un bus scolaire pour se rendre en Allemagne ou en Angleterre. Une grand-mère à Saigon vendant des légumes dans la rue, étalés sur un bout de tissu, accroupie devant ses produits, mais toujours avec le sourire. Des enfants n'allant pas à l'école aux Philippines, car le fait d'avoir des uniformes troués ou sales est une honte. Mais je n'ai réellement compris la pauvreté qu'en discutant avec les pauvres. Durant ces derniers mois passés aux Philippines, ce sont « Kalinga Session » qui m'ont le plus marquée, un moment de partage autour d'un thème en particulier (« kalinga » signifiant « partager » en Tagalog). Je me rappelle de la première à laquelle j'ai participé. Je venais d'arriver, je ne savais pas en quoi cela consistait, et je ne savais pas quoi dire. Les étudiants de mon groupe m'ont tout de suite pris par la main et m'ont dit que je pouvais simplement raconter ma journée. En les écoutant, j'ai été sidérée par la facilité avec laquelle ils racontent leur vie difficile.

Ce sont lors de ces Kalinga sessions que je me suis rendue compte de la pauvreté dans laquelle vivent ces personnes que j'ai côtoyées pendant six mois. Et pourtant! Ce sont les mêmes personnes qui m'ont accueillies le plus chaleureusement possible. Qui nous crient « Hello! How are you? » avec un sourire et une énergie inégalable à chaque fois qu'on les croise. Ce sont eux qui écoutent lorsque l'on en a besoin. Qui ont leurs yeux remplis de larmes lorsque l'on partage avec eux nos problèmes alors qu'ils ont vécus bien plus grave. Ce sont les mêmes personnes qui chantent et dansent dans leur dorm à n'importe quelle heure de la journée, et qui pourtant se lèvent tous les matins à cinq heures et demi pour entretenir leurs plantations.

Ces personnes-là, à peine dix-sept ou dix-huit ans, m'ont donné une vraie leçon de vie et m'ont transmis une source d'espoir qui semble intarissable. C'est pour cela que j'ai décidé d'écrire sur l'entrepreneuriat social et la pauvreté, afin de raconter leur histoire. Ce mémoire est celui de toutes ces personnes que j'ai rencontrées, qui m'ont enrichies et fait grandir.

#### Les Philippines et la pauvreté :

En 2015, le taux de pauvreté aux Philippines était de 21,1% (Republic Statistics Authority). Pour une population de 100,98 millions de Philippins, cela fait plus de 21 millions de personnes qui vivent sous le seuil de pauvreté, avec moins de 1 982\$ par an. La plupart des pauvres vivent dans les zones rurales et travaillent dans le secteur agricole. Toutefois, la pauvreté dans les zones urbaines a fortement augmenté, notamment avec l'exode rural. Contrairement aux pauvres des zones rurales, ceux vivant en ville sont généralement sans emploi ou n'ont qu'un travail précaire. De ce fait, ils n'ont pas de logement décent et sont parmi les plus pauvres d'entre les pauvres.

Entre 2006 et 2015, la croissance moyenne annuelle du PIB était de 5,4%, ce qui était davantage qu'entre 1996 et 2005. Avec une population qui augmente d'environ 1,7% par an, le PIB par habitant est d'environ 3,8%. La croissance économique du pays est donc relativement importante et elle a permis de réduire la pauvreté ces dernières années. Toutefois, en se basant sur le seuil international de pauvreté (1,90\$ par jour), le taux de pauvreté du pays n'a diminué que de 0,9 point de pourcentage entre 2006 et 2015, alors qu'en Chine, en Indonésie et au Vietnam ce déclin a été de 2 à 2,5 points de pourcentage.

Les pauvres sont pour la plupart des personnes sans terre, sans abri, sans emploi, non éduqués, malades, mal nourris, ou des Philippins connaissant la discrimination. Ce sont surtout des femmes, des musulmans, des indigènes et des personnes issues de tribu (Serrano, 2010).

#### <u>Présentation de l'ONG Gawad Kalinga :</u>

L'organisation Philippine Gawad Kalinga Enchanted Farm est située dans la région de Bulacan, à une cinquantaine de kilomètres de Manille.

L'ONG principale, précisément appelée Gawad Kalinga Community Development Foundation, a été créée en 2003 par Tony Meloto afin de reloger les familles des bidonvilles dans des villages communautaires. C'est un mouvement philippin qui a pour but d'éradiquer la pauvreté en restaurant la dignité des pauvres. Gawad Kalinga, qui signifie « to give care » et « share » en Tagalog, intègre une approche holistique de valorisation des personnes. Le noyau de

l'organisation est le développement du leadership des bénéficiaires et l'intégration de valeurs. Pour être bénéficiaire d'une maison Gawad Kalinga, les familles n'ont pas besoin de verser un loyer mais de travailler un certain nombre d'heures à la construction de ces villages (environ 1000 heures). Aujourd'hui, plus de 3 000 villages Gawad Kalinga existent à travers tout le pays.

Quant à Gawad Kalinga Enchanted Farm, c'est une plate-forme de Gawad Kalinga, ayant pour but de faire grandir des entrepreneurs sociaux, d'aider les fermiers locaux et de créer de la richesse dans les campagnes. L'idée vient de la réalisation que le pays a des ressources abondantes et qu'il est donc possible pour chaque Philippin de mener une vie digne. Le but est de faire de la Ferme Enchanté trois choses : une « Silicon Valley » pour les entrepreneurs sociaux, un « Disneyland » pour le tourisme social et une université.

La « Silicon Valley » pour les entrepreneurs sociaux signifie que la Ferme Enchanté se veut être un incubateur d'entrepreneurs sociaux. L'organisation soutient financièrement les personnes qui veulent créer leur entreprise sociale. De plus, la présence de personnes issues de formation différentes mais aussi de pays différents, puisque beaucoup d'étrangers arrivent pour donner des conférences ou effectuer un stage, permet à chacun de bénéficier des compétences de l'autre.

Le « Disneyland » pour le tourisme social représente le tourisme que l'on retrouve à la Ferme Enchanté. En effet, de nombreux programmes sont mis en place pour attirer les visiteurs qui viennent découvrir le fonctionnement de la plate-forme, les différentes entreprises sociales, mais aussi la communauté puisque la Ferme Enchanté abrite aussi un village Gawad Kalinga.

Quant à l'université, elle a commencé le 11 Août 2014 et est appelée School for Experiential and Entrepreneurial Development (SEED) Philippines. Elle accueille des jeunes issus de familles pauvres. Elle fournit une éducation basée sur l'entrepreneuriat social mais aussi le développement rural. Les étudiants SEED se préparent à créer leur entreprise sociale dans le but de développer les zones rurales. Ils sont suivis pas une équipe internationale de mentors. Durant les deux ans d'études, les étudiants suivent différents cours, tels que le management d'entreprise, la communication, mais aussi l'agriculture. En effet, une des idées portées par Tony Meloto est que la base de toute richesse est la terre.

On parle beaucoup des entrepreneurs sociaux qui se mobilisent pour aider les pauvres. En revanche, on parle peu des pauvres eux-mêmes qui décident de créer leur entreprise sociale pour se sortir de la pauvreté et agir pour leur famille et leur communauté. Est-ce parce qu'il y en a peu ? Être pauvre et créer son entreprise sociale, est-ce deux choses impossibles ? C'est pourtant ce qu'a voulu réaliser Tony Meloto en créant une université pour des jeunes issus de familles pauvres, dans le but de promouvoir auprès d'eux l'intérêt de l'entrepreneuriat social. Et la grande majorité des entrepreneurs de la Ferme sont issus de milieux défavorisés, la plupart vivant dans un village Gawad Kalinga.

L'entrepreneuriat social promu par Gawad Kalinga semble donc différent de ce que l'on trouve ailleurs, car il implique aussi le changement de la mentalité de ces jeunes, l'objectif n'étant pas seulement de leur donner les clés et de les aider à monter leur entreprise. Il est surtout de leur apprendre à ne plus se considérer comme pauvres.

La finalité de ce mémoire est de se demander si l'entrepreneuriat social, tel que le met en avant Gawad Kalinga, peut être un bon moyen d'éradiquer la pauvreté. Ainsi, j'aimerais montrer que la pauvreté ne se mesure pas uniquement en terme financier, mais qu'elle est aussi subjective.

Ma problématique est donc :

# Comment développer l'entrepreneuriat social dans un contexte de grande pauvreté ? Le cas de Gawad Kalinga Enchanted Farm.

Afin de répondre à cette problématique, nous allons décliner ce mémoire en deux parties.

Dans un premier temps, nous allons aborder l'entrepreneuriat social, dans le monde et plus spécifiquement aux Philippines, avant d'évoquer les entreprises sociales de la Ferme Enchanté. Nous allons étudier leur impact social, dans le but de définir à quel point ces entreprises sociales sont sociales. Et puis, nous étudierons leur impact financier, sur les entrepreneurs eux-mêmes mais aussi sur leur environnement, en évoquant la notion de pauvreté monétaire.

Dans un second temps, nous aborderons la pauvreté subjective. Après avoir évoqué Amartya Sen et d'autres théories, nous analyserons l'effet de la pauvreté subjective sur les entrepreneurs de la Ferme et essayerons de comprendre si créer leur entreprise leur a permis de réduire cet effet. Ensuite, nous allons évoquer la notion de « partenariat », et expliquer la vision des entrepreneurs Philippins lorsqu'ils évoquent leurs « partenaires » plutôt que leurs « employés » ou « fournisseurs ». Enfin, nous essayerons de savoir si l'entrepreneuriat social

est la bonne solution pour éradiquer la pauvreté, et si cela a permis aux entrepreneurs de passer de « pauvres » à « non-pauvres ».

# Partie 1 : « Ending poverty for 5 millions families by 2024 » : l'objectif de Gawad Kalinga

L'objectif de Tony Meloto est clair : éradiquer la pauvreté pour cinq millions de familles d'ici 2024. Pour ce faire, il a parié sur la mise en place de villages. Ces villages accueillent des familles originaires des bidonvilles du pays, qui bénéficient de la solidarité de la communauté pour obtenir un logement. Gawad Kalinga a aussi mis en place un programme d'étude d'entrepreneuriat social, ayant pour but d'inciter et d'aider les jeunes à agir pour leur communauté. Dans cette partie, nous verrons d'abord ce qu'il en est de l'entrepreneuriat social aux Philippines : est-ce un domaine développé ? Si ce n'est pas le cas, est-il facile de le développer ? Ensuite, nous nous questionnerons sur le côté social des entreprises de la Ferme. En effet, celles-ci sont appelées « entreprises sociales », mais respecte-t-elles tous les critères de l'entreprise sociale (pour autant que ces critères soient clairement définis) ? Et enfin nous parlerons de l'impact financier de ces mêmes entreprises sociales. En effet, créer une entreprise implique nécessairement un impact financier sur son créateur, d'autant plus si celui-ci est issu d'un milieu pauvre. Les entreprises sociales de la Ferme permettent-elles vraiment à ses créateurs de se sortir de la pauvreté monétaire de manière permanente ? De plus, quel est l'impact financier sur le reste de la communauté ?

#### Chapitre 1 : Peut-on développer l'entrepreneuriat social aux Philippines ?

Dans ce chapitre, nous ferons un état des lieux des définitions, études et lois sur l'entrepreneuriat social qui existent aux Philippines. Nous évoquerons également Marie-Lisa Dacanay, une auteure philippine travaillant sur la question de l'entrepreneuriat social dans son pays. Puis, nous verrons ce qu'il en ait de l'entrepreneuriat social à la Ferme Enchanté, en évoquant les opportunités qui sont proposés aux étudiants.

En France, les entreprises sociales sont définies par le Mouvement des entrepreneurs sociaux (MOUVES) comme des « entreprises à finalité sociale, sociétale ou environnementale et à lucrativité limitée. Ancrées dans les valeurs de l'Economie Sociale et Solidaire, elles cherchent à associer leurs parties prenantes à leur gouvernance ». Toutefois, les définitions varient selon les régions du monde. Le gouvernement britannique, lui, définit l'entreprise sociale comme une « entreprise ayant des objectifs sociaux et dont les surplus sont principalement réinvestis dans l'entreprise ou la communauté, plutôt que de répondre à la demande de la maximisation du profit des actionnaires et propriétaires ».

Il existe trois courants pour définir l'entrepreneurial social. Le premier est le courant de l'entreprise sociale ou des ressources marchandes. Il est apparu aux Etats-Unis dans les années 1990, et a été développé par Boshee. Il représente l'évolution naturelle des associations. C'est-à-dire que celles-ci vont chercher à bénéficier d'une source de revenu propre, indépendamment des financements publics, afin de répondre aux besoins de leurs bénéficiaires. L'entreprise sociale doit donc générer des bénéfices et être économiquement rentable. On retrouve dans ce courant la notion de « Social Business », développé par Muhammad Yunus.

Le second est le courant de l'innovation social, développé aussi aux Etats-Unis. Cette foisci, il ne met non pas en avant l'entreprise sociale mais l'entrepreneur. C'est ce dernier qui identifie un besoin, une opportunité, et qui crée une activité nouvelle pour répondre aux besoins non satisfaits. C'est l'entrepreneur qui est agent du changement à travers son entreprise. C'est un « processus continu d'innovation, d'adaptation et d'apprentissage » (DEES, 1998).

Enfin, le troisième est le courant de l'entrepreneuriat en Economie Sociale et s'inscrit dans le cadre du réseau EMES (European Research Network), un réseau regroupant des centres de recherches universitaires et des chercheurs, dont le but est de construire un corpus international de connaissances théoriques et empiriques autour de concepts tel que l'entrepreneuriat social, l'entreprise sociale, l'économie sociale, l'économie solidaire et l'innovation sociale. L'EMES définit l'entreprise sociale comme une « organisation privée à but non lucratif qui produit des biens et délivrent des services en relation direct avec leur finalité sociale ». Selon Defourny et Nyssens, elle implique les différentes parties prenantes dans son organe de gestion.

Non seulement les définitions mais aussi la vision de l'entrepreneuriat social changent donc d'une région du monde à une autre.

#### L'entrepreneuriat social aux Philippines.

L'entrepreneurial social semble être apparu aux Philippines dans les années 1990. En effet, en 1999, un groupe d'organisations non-gouvernementales (ONG) a établi le Réseau Philippin des Entreprises Sociales (PhilSEN) avec l'objectif de créer une communauté de discussion et de partage d'expériences sur l'entreprise sociale. Aujourd'hui, une des plus grandes universités de Manille, Ateneo University, propose un diplôme d'entrepreneuriat social.

En 2002, une collaboration entre les chercheurs en Asie a été mise en place, et une définition de l'entrepreneuriat social a vu le jour. L'entrepreneuriat social était alors considéré comme

associant « la promotion et la construction d'entreprises ou organisations qui créent des richesses, avec l'intention de faire bénéficier non seulement des personnes ou des familles, mais aussi un territoire délimité, un secteur ou une communauté, concernant généralement le grand public ou les secteurs marginalisés de la société » (Dacanay, 2004).

Toutefois, aucune loi sur l'entrepreneuriat social n'existe pour l'instant dans le pays. Il n'y a donc pas encore de définition officielle. En revanche, deux propositions de lois sont en cours de discussion. Elles ont été principalement introduites par le Sénateur Bam Aquino, cofondateur de l'entreprise sociale Hapinoy créée en 2007 dans le but de valoriser les femmes défavorisées propriétaires de petits kiosques « sari-sari ». L'entreprise les forme à la gestion et leur fournisse un accès à du capital. En effet, ces « sari-sari » vendent des produits à l'unité, comme des paquets de chips, des sachets individuels de shampoings, des cigarettes, des œufs, ou des boissons. Il est alors difficile de se faire une marge sur une sachet de chips vendu à 2 pesos (33 centimes d'euros). De plus, il y a souvent quatre ou cinq kiosques dans une seule communauté de cinquante familles, ce qui un nombre considérable. Et ce sont généralement les femmes qui s'occupent de ces kiosques.

Une de ces propositions de loi est appelée « Social Value Bill ». Elle est calquée sur le modèle du Social Value Act britannique et propose que le gouvernement « doit reconnaitre l'importance de l'utilisation des ressources gouvernementales non seulement de manière efficace mais aussi de manière effective pour en tirer le meilleur bénéfice collectif pour la communauté » (Social Value Bill, Section 2, 2016). Cela implique donc que le gouvernement doit prendre en compte le bénéfice social des projets qu'il met en place, et non uniquement leur prix. Ce bénéfice social doit comprendre « le soutien aux communautés pauvres ou groupes marginalisés, une avancée pour les droits humains et la justice sociale, la protection de l'environnement, et le développement communautaire » (Social Value Bill, 2016).

Une deuxième proposition de loi est appelée « Poverty Reduction Through Social Entrepreneurship (PRESENT) Act ». Cette loi a pour but d'institutionnaliser la réduction de la pauvreté, à travers les programmes d'entrepreneuriat social, et de promouvoir les entreprises sociales impliquant les pauvres en tant que parties prenantes. Ce PRESENT Act implique que, pour procéder, il faut identifier et développer les entreprises sociales clés fournissant des services transactionnels et transformationnels pour réduire la pauvreté. A travers sa proposition de loi, le sénateur Bam Aquino propose plusieurs principes. Par exemple, « la valorisation des personnes en s'assurant la participation des pauvres aux projets », « l'égalité des genres en assurant des droits égaux pour les femmes et l'accès aux ressources des entreprises sociales »,

et « l'incorporation du PRESENT Act en tant que stratégie majeure dans le plan du gouvernement de réduction de la pauvreté ». De plus, cette proposition de loi prévoit la mise en place d'un conseil chargé de mener à bien cette politique.

Enfin, à travers ce PRESENT Act, le sénateur Bam Aquino propose une définition de l'entreprise sociale en tant qu' « organisation sociale ayant une mission, qu'elle soit une association, une propriété exclusive, un partenariat, une coopérative, une société ou tout autre forme légale, qui mène des activités économiques fournissant des biens et/ou des services directement liés à la mission primaire d'amélioration du bien-être et de l'environnement de vie des pauvres et des secteurs marginalisés et rudimentaires. Une entreprise sociale déclare explicitement et poursuit le principal objectif de réduction de la pauvreté par une offre de services transactionnels et transformationnels. Une entreprise sociale s'engage et s'investit auprès des pauvres pour les impliquer en tant que travailleurs efficaces, fournisseurs, clients et/ou propriétaires, et s'assure qu'une partie substantive de la richesse créée par l'entreprise leur est distribuée ou leur est bénéfique ».

Ainsi, cela impliquerait qu'une entreprise sociale pourrait prendre n'importe quelle forme légale, tant qu'elle poursuit un objectif social d'amélioration de la vie des pauvres. Plus que cela, l'entreprise sociale implique les pauvres dans son activité, autant en tant que bénéficiaire qu'en tant de travailleurs. En revanche, aucun lien avec l'environnement n'est évoqué dans cette définition, au contraire de ce que la France promeut. L'approche de Bam Aquino se rapproche davantage du courant des ressources marchandes développé aux Etats-Unis. En effet, l'objet principal de cette définition est les ressources marchandes que créent les entreprises sociales. Et ces ressources, quelles qu'elles soient, doivent bénéficier aux pauvres.

Malgré cette absence de définition officielle, les Philippines possèdent un réseau important d'acteurs de l'entrepreneuriat social, regroupé dans une coalition appelée « Poverty Reduction Through Social Entrepreneurship » (PRESENT). Cette coalition est un groupe d'entreprises sociales, d'entrepreneurs sociaux et autres organisations impliquées telle que les institutions de micro-finance ou les universités. La coalition promeut la définition des SEPPS (Social Enterprises with the Poor as Primary Stakeholders – Entreprises sociales impliquant les pauvres en tant que principale partie prenante) pour définir l'entreprise sociale : « Les SEPPS sont des organisations créatrices de richesses au service d'une mission sociale. Elles ont au moins un double objectif (social et financier). Elles visent un objectif principal explicite de

réduction/allègement de la pauvreté ou de l'amélioration des conditions de vie de groupes spécifiques de pauvres, ainsi qu'une philosophie d'entreprise distributive » (Dacanay, 2012).

Les SEPPS sont donc d'abord des organisations au service d'une mission sociale, dont l'objectif principal est la réduction de la pauvreté et l'amélioration de la vie des pauvres. Et comme moyen pour atteindre ce but, Marie-Lisa Dacanay met en avant l'intégration des pauvres en tant que partie prenante de l'activité de l'organisation. Que ce soit en tant que travailleur, fournisseur, ou client, ils sont « partenaires dans la gestion de la chaîne de valeur » et ce sont des « agents du changement pour eux-mêmes, leur communauté, leur secteur ou la société dans son ensemble ». Ils sont participants de leurs propres initiatives à la réduction de leur pauvreté.

Ensuite, ces entreprises sont des organisations de création de richesse avec un double objectif : financier et social. Cet objectif peut aussi être triple lorsque l'on inclut une dimension environnementale. Elles sont engagées dans une production et une vente de biens et services. Notamment, elles poursuivent cet objectif financier dans le but de survivre, d'être viable. Ces organisations ne poursuivent pas un objectif de profit, mais de soutenabilité financière afin de continuer leur mission sociale et environnementale. Elles créent de la richesse pour couvrir les coûts et investir dans d'autres activités liées à leur mission.

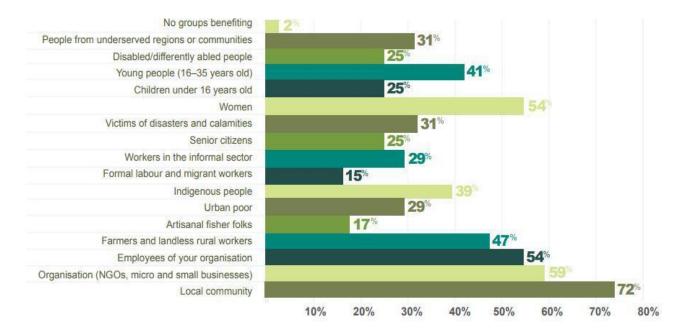
Et enfin, ce sont des entreprises distributives, ce qui suggère que les pauvres sont parties prenantes de l'activité. Alors que les entreprises traditionnelles voient les salaires comme un coût, « la philosophie distributive s'exprime par le fait que les excédents ou les bénéfices réalisés sont distribués aux pauvres en tant que dividendes réinvestis dans l'entreprise, afin que celle-ci puisse accomplir sa mission sociale, ou dans des activités au bénéfice des pauvres » (Dacanay, 2012). Le but est de révéler et de développer tout le potentiel des pauvres afin de les indépendantiser et de les sortir de la pauvreté.

En 2007, il a été estimé trente mille entreprises sociales ou SEPPS opérant sur le territoire, dont la majorité étaient des coopératives et des associations et d'autres des institutions de micro finance (Dacanay, 2013). Les coopératives ont joué un rôle primordial dans le développement de l'entrepreneuriat social. En effet, ces dernières années, ces initiatives coopératives se sont notamment développées pour créer de la richesse au sein de groupes marginalisés. De la même façon, parmi les ONG pionnières de la micro finance aux Philippines, quelques-unes ont réussi et ont ainsi contribué à développer l'entrepreneuriat social.

Les entreprises sociales sont particulièrement concentrées dans la capitale, à Manille. Néanmoins, de plus en plus d'initiatives se forment dans les autres régions. Plusieurs organisations reconnaissent le besoin d'étendre ces initiatives d'entrepreneuriat social en dehors de la métropole. Et les entreprises créées à la Ferme Enchanté répondent à cette attente, puisque le domaine est situé à une cinquantaine de kilomètres de Manille, en campagne. Lorsque ces entreprises de la Ferme ne transfèrent pas ensuite leurs locaux dans la capitale, du fait de l'expansion de leur activité, elles contribuent à développer la région.

Le British Council, en partenariat avec l'Union Européenne, Economic and Social Commission for Asia and the Pacific (Commission Economique et sociale pour l'Asie et le Pacifique - ESCAP), Philippines Social Enterprise Network (Réseau Philippin d'Entreprises Sociales - PhilSen) et Strengthening Civil Society Participation in Social Enterprises Education and Development (Renforcement de la participation de la société civile dans l'éducation et le développement des entreprises sociale - CSO-SEED) ont effectué une étude en 2017 sur les entreprises sociales du pays, en se basant sur 206 d'entre elles. Ils ont défini qu'environ 164 473 entreprises sociales en perspective de croissance seraient actuellement en activité aux Philippines. De plus, l'agriculture est le secteur où l'on trouve le plus d'entreprises sociales. L'éducation, le commerce et les services financiers sont aussi des secteurs prédominants regroupant des entreprises sociales. De plus, la plupart des entreprises sociales sondées opèrent au niveau local ou provincial, et ce sont notamment des coopératives. Seulement 25% ont des activités sur un niveau national et sont principalement des sociétés à but non lucratif.

Et puis, l'étude a défini les bénéficiaires principaux de ces entreprises sociales. Il est d'abord apparu que la plupart des organisations touchaient plusieurs groupes de bénéficiaires, comme on peut le voir sur ce graphique.

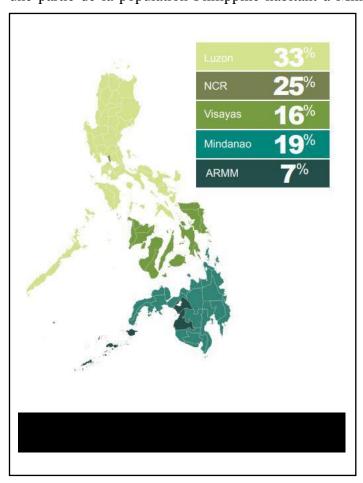


Source: British Council, Reaching the Farthest First, The State of Social Enterprises in the Philippines, 2017, p49

De plus, le principal groupe de personnes impacté est la communauté locale, suivie par les Organisations Non Gouvernementales (ONG) et micros et petites entreprises, ainsi que par les femmes et les employés des entreprises sociales.

## <u>Les entreprises sociales dans la région autonome du Mindanao musulman (Autonomous Region</u> in Muslim Mindanao - ARMM)

La Région Autonome du Mindanao Musulman est une région située au Sud des Philippine, sur l'île de Mindanao. Elle comprend une population appelée « Moro ». En effet, le pays comprend diverses cultures, tribus et dialectes. Les « Moro » sont musulmans en majorité et représentent une partie de la population Philippine habitant à Mindanao. La région ARMM est riche en



ressources naturelles mais reste la région la plus pauvre et la moins développée du pays notamment dû à une contexte politique instable. Sa création a été entérinée par Constitution en 1987. dû aux violations des droits de l'homme contre les musulmans par le Régime de Ferdinand Marcos dans les années 1960. Cela a entraîné la création en 1968 d'un mouvement appelé l'Indépendance Mouvement de Musulmane (MIM), et a amené à une rébellion en 1973. La région possède aujourd'hui son propre gouvernement mais de nombreux conflits subsistent entre les forces gouvernementales

actuelles du président Duterte et les groupes rebelles musulmans séparatistes. Elle est intéressante à étudier car, au vu du contexte politique difficile et des combats omniprésents, on pourrait penser que l'entrepreneuriat social y soit absent. Pourtant, comme le montre la carte ci-contre, 7% des entreprises sondées par le British Council sont localisées dans l'ARMM. En

effet, en réponse aux besoins économiques de la région, les entreprises sociales sont de plus en plus nombreuses dans cette partie du pays, et la plupart ont été créées entre 2010 et 2016. La majorité de ces organisations sont des sociétés à but non lucratif et opèrent dans le secteur agricole. Et selon le British Council, ces entreprises offrent « une opportunité pour les personnes vulnérables qui sont proches ou engagées dans un conflit, et une voie pour l'emploi et l'entrepreneuriat ». Parmi les étudiants SEED de la Ferme Enchanté, deux viennent de la province de Basilan, dans l'ARMM.

Le 26 Juillet dernier, une loi a été signée instituant une région autonome pour ces communautés musulmanes, s'inscrivant dans le processus de paix engagé depuis 2014 entre le gouvernement Philippin et le Front de Libération Islamique Moro. Cette autonomie a pour but de mettre fin aux conflits armés omniprésents depuis cinq ans entre le gouvernement et les groupes séparatistes.

#### L'entrepreneuriat social de Gawad Kalinga Enchanted Farm.

L'organisation Gawad Kalinga a créé en 2014 une université au sein du site de la Ferme Enchanté, dans la province de Bulacan, appelée SEED Philippines (School for Entrepreneurial and Experimental Development). Cette université est gratuite. Elle recrute des jeunes sortant du lycée, issus d'une famille pauvre et qui n'ont donc pas les moyens de faire des études supérieures. Les étudiants y apprennent l'entrepreneuriat social dans le but de créer leur propre entreprise sociale, ou du moins de leur donner des opportunités après le lycée. En effet, tous ne créent pas une entreprise à la fin de leur cursus. Certains s'engagent en tant que mentors dans l'équipe SEED. Ces mentors sont chargés d'un côté de développer l'excellence des étudiants par des cours, selon leur domaine d'expertise. Et d'un autre côté, ils sont responsables du développement des personnalités des étudiants, et sont donc chargés de leur inclure les valeurs de Gawad Kalinga. Ils sont les « cuya » (grands frères) et les « ate » (grandes sœurs) des SEED, cette école ayant pour but de remplir le rôle d'une famille pour les étudiants souvent loin de chez eux. Certains anciens étudiants donnent à leur tour des cours et aident les nouveaux élèves qui viennent à la Ferme Enchanté. C'est le cas par exemple de Micelim Geloso, une des étudiantes du deuxième batch. Elle a créé, avec plusieurs camarades de classe, l'entreprise Friendchips et est partie en France pendant deux mois en 2017 pour suivre des cours à HEC. Elle n'est maintenant plus engagée dans l'entreprise Friendchips, mais fait partie de l'équipe des mentors des étudiants.

L'objectif de l'université est de les faire sortir, eux et leur communauté, de la pauvreté. Beaucoup d'entre eux sont issus de villages Gawad Kalinga. Ils sont aujourd'hui près de 150 étudiants à avoir suivi le programme. En Août 2018, la Ferme Enchanté a accueilli la cinquième promotion de SEED. Le programme se déroule en 2 ans. L'école est enregistrée en tant qu'institution éducative, sous l'Autorité de l'Education Technique et du Développement des Compétences (TESDA), et a été licenciée en tant que première institution développant et offrant un certificat en Entrepreneuriat Social.

Au contraire de ce que promeut le sénateur Bam Aquino, l'entrepreneuriat social de la Ferme Enchanté de Gawad Kalinga s'inscrit davantage dans le courant de l'innovation sociale. En effet, ce sont les entrepreneurs, qui innovent afin de répondre aux besoins de leur communauté, qui sont mis en avant. Les étudiants y apprennent à identifier un besoin non satisfait de leur communauté ou province, afin d'y répondre. L'important pour eux n'est donc pas d'apporter des ressources financières immédiates à leur communauté, mais d'apporter une solution nouvelle à un problème identifié.

Ce n'est donc pas le fait de créer une activité économique qui bénéficiera aux pauvres, mais le fait d'aider les pauvres à le faire. Comme Dacanay l'a mis en avant, les pauvres sont parties prenantes. Ce sont ces jeunes SEED qui sont les acteurs de leur propre sortie de la pauvreté. Ce sont eux qui travaillent à trouver des moyens de créer un business, ou d'apprendre à gérer une entreprise.

#### Les opportunités qui sont offertes aux étudiants

Grâce aux partenaires de Gawad Kalinga, certains étudiants ont eu et auront la possibilité d'aller étudier ou de faire une formation en dehors des Philippines.

Par exemple, un des partenaires de la Ferme Enchanté est HEC. Jusque-là, trois étudiants ont eu la possibilité de passer deux mois en France au sein de l'école, pour suivre des cours de social business. Il s'agit de Micelim Geloso en 2017, comme évoqué précédemment, et de Thine Laderas et Jeromee Corpus en 2018. De nouveaux étudiants auront aussi l'opportunité de s'y rendre en 2019, dont Johnson Acdang, le créateur de *Tribeblends*. Thine, pour parler de son expérience en France, disait « *Cette opportunité a changé nos vies et nous a transformé en une meilleure version de nous-même. Nous n'avions jamais pensé que vivre nos rêves serait un jour possible parce que nous venons d'un environnement où les opportunités sont rares et travailler dur est la seule option. Même rêver est une perte de temps parce que nous sommes passés par beaucoup d'épreuves dans nos vies et nous devions chercher quelque chose à mettre sur la* 

table pour chaque repas (...) La première chose que j'ai appris grâce à ce séjour est que le monde est plus complexe qu'il n'y paraît, mais cela ne devrait pas nous retenir d'agir quelques soient les conséquences. La deuxième chose est que le profit n'est pas le moteur de l'entrepreneuriat social, mais l'impact qu'il crée pour les autres. Et enfin, j'ai appris à être toujours optimiste car nous ne sommes pas seuls à vouloir changer le monde avec nos innovations folles et à vouloir éradiquer la pauvreté à travers notre vision et notre mission ». Cette opportunité lui a permis de découvrir une autre culture, de voir le monde d'une autre manière, et de se rendre compte que les Philippines est un pays riche dont les ressources ne demandent qu'à être exploitées.

D'autres opportunités se sont présentées cette année. D'abord, la possibilité pour une étudiante, Girlie Obias, de venir en France à Lyon faire un stage de 3 mois à l'Institut Paul Bocuse. Girlie gère la cantine de la Ferme, appelée Berjaya. C'était donc pour elle l'occasion de bénéficier d'une formation dans le milieu de la restauration. De la même façon, une des SEED du premier batch, Rinalyn Pagao, a eu la possibilité d'aller étudier à l'ESSEC de Singapour et va continuer aujourd'hui à l'ESSEC de Paris. Elle dit « Je me rappelle toujours du temps où j'étais une personne qui se préoccupait à peine des autres. Mais cela a soudainement changé lorsque j'ai rencontré Gawad Kalinga. GK m'a fourni assez de puissance pour grandir et m'a inondé de sagesse pour améliorer mon potentiel. Ils m'ont appris à devenir un leader tout en gardant mes racines ».

Et puis, il y a eu un « Dairy trip » organisé par une ancienne stagiaire de la Ferme, c'est-à-dire un tour de la France de deux semaines autour des produits laitiers. Cela a été l'occasion pour les participants d'en apprendre plus sur la fabrication des produits laitiers, notamment du fromage, dans un pays qui en produit plus de 350 variétés. Jeson Estorba, un étudiant du batch 3 qui a créé une entreprise de fromage, a eu l'occasion d'y participer. Jeson a créé avec deux autres étudiants, MJ et Joven, une entreprise appelée *Keso Beso*. Ils y produisent du fromage frais au basilic à tartiner. En France, Jeson a eu la possibilité de rencontrer de nombreux producteurs laitiers dans tout le pays, en Normandie, en Bretagne, à Lille, et à Paris et de se former pour produire du fromage. Cela a changé pour lui « sa façon de voir comment l'industrie laitière va évoluer ». Il dit aussi, « J'ai vu qu'il y a des opportunités, du potentiel pour le laitier aux Philippines. J'ai vu aussi que ces entreprises en France n'ont pas d'impact social. Et avec notre entreprise sociale, il y a une vraie opportunité de business car il n'y a pas beaucoup de concurrence ». Grâce à cela, il essaie aujourd'hui de créer du fromage à pâte dur et de diversifier son offre.

Pour conclure sur ce chapitre, l'entrepreneuriat social est encore peu développé aux Philippines, malgré les propositions de loi et les nombreuses entreprises sociales qui existent déjà (mais qui sont encore minoritaires). Toutefois, de nombreux universitaires travaillent sur son développement, et l'existence de GK Enchanted Farm prouve qu'il est possible d'étendre l'entrepreneuriat social sur une plus grande échelle. En effet, chaque année, plusieurs entreprises sociales sont créées à la Ferme et près de 150 étudiants savent aujourd'hui les enjeux de l'entrepreneuriat social. Le but de SEED Philippines est que cela soit un moyen d'éradiquer la pauvreté en incitant les pauvres à s'éloigner d'un statut d'assisté, en les aidant à agir par euxmêmes pour se sortir de la pauvreté. Le nombre d'entreprises sociales ayant été créées à la Ferme est donc considérable, alors peut-on considérer qu'elles sont toutes, sans exception, des « entreprises sociales » ?

## Chapitre 2 : Les entreprises de la Ferme Enchanté sont-elles vraiment des entreprises sociales ?

Dans ce chapitre, nous aborderons la notion d'impact social, indispensable lorsque l'on évoque l'entreprise sociale. Peut-on mesurer l'impact social des entreprises sociales de la Ferme ? Nous nous efforcerons ici de le faire, en nous basant sur des rapports du Conseil Supérieur de l'Economie Sociale et Solidaire. Puis, nous parlerons de la définition même de l'entreprise sociale, en croisant celles du Mouvement des Entrepreneurs Sociaux, de la Commission Européenne, et de Mohammad Yunus.

Au fur et à mesure de mon séjour je me suis beaucoup questionnée. Notamment à partir du moment où Clouds, la graphiste de la Ferme, a voulu créer son entreprise de design. En effet, jusque-là, la Ferme l'employait à plein temps. Or, depuis quelques temps, l'argent manque et Clouds a décidé de créer son entreprise sociale de design. A ce moment-là, je me suis demandée « Mais en quoi son entreprise serait-elle une entreprise sociale ? ». Elle envisageait de faire payer les entreprises de la ferme moins cher que des clients externes, mais en quoi cela aurait-il un vrai impact ? De mon point de vue, rien de ce qu'elle prévoyait n'avait un impact social.

Alors, qu'entend-on par impact social? En France, ce terme d'« impact social » est définit par le Conseil Supérieur de l'Economie Sociale et Solidaire (CSESS) : "L'impact social consiste en l'ensemble des conséquences (évolutions, inflexions, changements, ruptures) des activités d'une organisation tant sur ses parties prenantes externes (bénéficiaires, usagers, clients) directes ou indirectes de son territoire et internes (salariés, bénévoles, volontaires), que sur la société en général. Dans le secteur de l'économie sociale et solidaire, il est issu de la capacité de l'organisation (ou d'un groupe d'organisations) à anticiper des besoins pas ou mal satisfaits et à y répondre, via ses missions de prévention, réparation ou compensation. Il se traduit en termes de bien-être individuel, de comportements, de capabilités, de pratiques sectorielles, d'innovations sociales ou de décisions publiques."

Il est vrai que si les entreprises sociales de la Ferme paient 2000 pesos (33 euros) pour un logo au lieu de 5000 pesos (82 euros), cela aura des conséquences sur leur activité. Le nouveau studio de Design anticiperait alors les besoins des entrepreneurs, selon la définition du Conseil Supérieur de l'Economie Sociale et Solidaire, puisqu'ils pourront ainsi davantage investir dans leur entreprise et la faire évoluer plus rapidement. Mais est-ce suffisant ? D'autant plus qu'à l'heure actuelle, ces mêmes entreprises ne paient pas les services de la graphiste puisque c'est la Ferme qui s'en charge... Selon l'Avise, « toute structure d'utilité sociale cherche à générer

un impact social positif ». Ainsi, faire payer les entrepreneurs n'aurait-il pas au contraire un impact négatif ?

En France, l'idée d'évaluer l'impact social provient de quatre incitations selon un rapport de 2011 du Conseil Supérieur de l'Economie Sociale et Solidaire : des fonds publics qui se font de plus en plus rares, les investisseurs privés qui se font plus exigent sur l'allocation des ressources, une professionnalisation du secteur de l'ESS qui requière davantage d'outils d'évaluation, et un engagement de l'Union Européenne. En effet, pour ce dernier point, l'Acte pour le marché unique II stipule que « la Commission développera une méthode pour mesurer les gains socio-économiques que les entreprises sociales produisent. La mise au point d'outils rigoureux et systématiques permettant de mesurer l'impact des entreprises sociales sur la communauté (...) est essentielle pour démontrer que l'argent investi dans celles-ci est source d'économies et de revenus importants ».

Toutefois, si la mesure de l'impact social est de plus en plus répandue en Europe malgré les nombreux débats qui subsistent, elle l'est beaucoup moins aux Philippines. Les propositions de lois évoquées précédemment n'incluent pas les outils de mesure. La plupart des entrepreneurs rencontrés n'avaient jamais pensé à mesurer leur impact. Et s'ils l'ont déjà fait, cet impact est encore faible. En effet, il existe une des entreprises de la Ferme, Friendchips, que j'ai du mal à considérer comme une entreprise sociale. Elle a été créée par six étudiants SEED au cours de leur deuxième année d'étude. C'est une entreprise qui vend des chips de patates douces et de bananes. Aujourd'hui, Angelica est la seule SEED parmi les six qui est restée au sein de l'entreprise, et qui produit et vend les chips par elle-même. Elle n'implique donc pas la communauté, ou toute autre personne dans le besoin, dans son activité. De plus, les produits qu'elle vend sont chers et ne peuvent pas être achetés par des personnes pauvres. Son activité n'a donc pas de conséquences directes ou indirectes sur les parties prenantes. Selon elle, le seul impact est sur elle-même. En effet, elle a « beaucoup appris en créant cette entreprise ». Elle dit « je sais les difficultés maintenant et je serai capable d'aider d'autres personnes dans le futur ». De plus, grâce à Gawad Kalinga, elle a eu la chance de prendre un avion pour la première fois, d'aller dans les provinces d'Ilo Ilo et de Visayas pour rencontrer des communautés. Est-ce suffisant pour se considérer comme une entreprise sociale ? A quel point l'impact doit-il avoir de l'importance pour considérer qu'une entreprise est sociale ?

Le groupe de travail du Conseil Supérieur de l'Economie Sociale et Solidaire, dans son rapport de 2011, a identifié trois questions qui « doivent structurer toute démarche de mesure de l'impact social mais aussi toute analyse de l'activité d'une entreprise sociale ». La première

est : « Quels changements sont générés par mon action ? ». Dans le cadre de Friendchips, le seul changement que l'on remarque est l'évolution personnelle de l'entrepreneuse. La création de l'entreprise sociale par Angelica lui a non seulement permis d'apprendre à faire du commerce, mais aussi de lui prouver qu'il était possible d'avoir un emploi autre que précaire, malgré ses origines pauvres. Cela lui a permis de se sortir de la pauvreté en s'indépendantisant, et de l'inspirer à aider toute une communauté à terme. Son ampleur est donc faible puisqu'elle ne touche qu'une seule personne, mais sa durabilité est grande. En effet, les parents d'Angelica ne voulaient pas lui payer ses études car elle a été adoptée, et ils préféraient économiser pour leurs enfants naturels. Participer à SEED Philippines et créer son entreprise a donc permis à la jeune entrepreneuse d'acquérir beaucoup de connaissances. En se prouvant à elle-même qu'elle est capable d'accomplir plus que ce à quoi elle était destinée, elle a maintenant la motivation et les clés pour aider d'autres personnes dans le besoin. Cet impact est donc durable, même si l'étendue est faible.

La deuxième question mise en avant est « Quelles valeurs ont ces changements ? ». Essayons donc d'examiner et de juger les résultats obtenus par Friendchips en fonction de ses objectifs, puisque c'est ce que sous-entend la question. Aujourd'hui, l'objectif social d'Angelica est « d'aider les fermiers et de louer des hectares où ils auront la possibilité de produire. Et je ne vise pas uniquement les grandes plantations, mais aussi les petits propriétaires terriens, pour qu'ils puissent avoir accès à un profit ». L'atteinte de cet objectif est encore loin. Pour l'instant, Angelica ne répond pas même pas à ses objectifs de production. Elle aimerait produire cent boîtes de chips par semaine, or, en Mai elle n'en a produit que deux cent cinquante pour le mois entier. Et le nombre de boîtes produites a encore plus diminué en Juin et Juillet. Elle est donc encore loin d'avoir les moyens d'acheter des terres pour les louer à des fermiers. En revanche, si l'on s'en tient au changement qu'a généré Friendchips sur la personnalité d'Angelica, celuici répond aux objectifs. En effet, comme évoqué dans l'introduction, le but de SEED Philippines et de la création de ces entreprises est de redonner de la dignité à ces jeunes issus de familles pauvres, à leur prouver qu'ils méritent et sont capables de se sortir de la pauvreté. Et Friendchips a eu cet impact sur Angelica. Ce changement a donc une valeur significative, même si elle ne l'est qu'à une échelle micro économique. De plus, pour la jeune entrepreneuse, la valeur de l'impact social est définitivement supérieure à la valeur de l'investissement, car même si elle n'a pas de capital, elle a « cet état d'esprit » qui lui donne « énormément de richesse ».

La troisième question est « Est-ce satisfaisant ? Comment mieux faire ? ». A l'égard de ce qui a été dit précédemment, ces changements ne sont bien sûr pas assez satisfaisants pour Friendchips. L'entreprise a besoin d'impacter bien plus de personnes pour répondre aux objectifs d'une entreprise sociale. Alors comment augmenter cet impact social ? Peut-être en embauchant des personnes sans emploi à la production, ou en permettant à ceux qui ont de faibles revenus d'acheter les produits. Pour cela, Angelica prévoit déjà de créer un nouveau produit, composé de différentes saveurs, qui sera appelé « Premium ». Aujourd'hui les boîtes de patates douces et celles de bananes sont vendus à 200 pesos (3,28 euros) l'unité. Si son nouveau produit « Premium » fonctionne, elle pourra faire en sorte de le vendre à 200 pesos l'unité et ainsi de réduire le prix des autres boîtes de chips. Cela permettra à ses produits d'être plus abordables et de toucher davantage de personnes. L'objectif est de permettre à des personnes de classes populaires d'avoir les moyens de se procurer de la nourriture non seulement peu chère mais aussi saine, les chips étant naturelles. Cela aurait un impact conséquent car la plupart des produits que les enfants mangent contiennent beaucoup de sucre et d'additifs. Malgré cela, ils les achètent car c'est ce qu'il y a de moins cher...

Nous venons d'aborder le thème de l'impact social. Mais qu'en est-il de la définition même de l'entreprise sociale ? Il n'y a pas de définition officielle de l'entreprise sociale aux Philippines, comme nous l'avons vu précédemment. Mais les entreprises de la Ferme correspondent-elles aux définitions que l'on peut trouver dans le reste du monde ?

En France, le Mouvement des Entrepreneurs Sociaux (MOUVES) définit l'entreprise sociale en tant que « *entreprises à finalité sociale, sociétale ou environnementale et à lucrativité limitée. Elles cherchent à associer leurs parties prenantes à leur gouvernance* ».

Cette définition tourne autour de quatre principes :

Un **dynamisme entrepreneurial**, c'est-à-dire la recherche permanente de nouveaux financements et la diversification des ressources. Les ressources de la plupart des entreprises étudiées dans ce mémoire ne sont pas diverses, car ils reçoivent des financements à travers la ferme uniquement. C'est le cas de *Friendchips*, *Tribeblends*, et *Keso Beso*, par exemple. Mais ils cherchent néanmoins à être indépendants financièrement, alors cela veut-il dire qu'ils recherchent de nouveaux financements ? Ce que l'on remarque au premier abord est qu'ils s'appuient sur les partenaires de Gawad Kalinga et ne cherchent pas eux-mêmes des partenaires. Du moins en apparence. Angelica, l'entrepreneuse de *Friendchips* a récemment participé à un concours

d'entrepreneuriat social organisé par la Banque des Iles Philippines (Bank of the Philippines Islands – BPI), afin d'obtenir une subvention. Et puis, une autre entreprise dont je n'ai pas parlé jusqu'à présent est *Apicuria*. Elle a été créée par un entrepreneur venu à la ferme dans le but de trouver un emplacement pour ses ruches. Aujourd'hui, il s'autofinance et travaille avec les agriculteurs. Dans son cas, l'entreprise a beaucoup évolué depuis sa création. En effet, Théodore produisait au début uniquement du miel, obtenu grâce à ses abeilles. Au bout d'un moment, il s'est dit qu'il pourrait certainement créer autre chose, et a décidé de fabriquer un spray pour la gorge à base de son miel, qui se vend actuellement très bien via l'entreprise *Human Nature*. C'est une entreprise sociale créée par la fille de Tony Meloto et produisant des produits d'hygiène et de beauté. Aujourd'hui, Theodore essaie de créer encore un nouveau produit, Apicuria Digestive, un breuvage médical à base de miel contre les brûlures d'estomac. Je pense donc que ce dynamisme entrepreneurial existe au sein de ces créateurs. Même si certains n'en sont qu'à leur commencement, ils ont l'ambition d'aller plus loin et de trouver de nouvelles ressources.

Deuxième point, une **finalité sociale ou environnementale**. Comme évoqué précédemment, l'impact de ces entreprises de Gawad Kalinga Enchanted Farm est limité. Ils n'atteignent pas ou peu les communautés pauvres. Toutefois, ils ont déjà en tête cette finalité sociale ou environnementale. *Tribeblends* a pour but de faire la promotion des tribus Igorot, habitant au Nord du pays. Angelica a déjà une finalité environnementale, même si elle peut être considérée comme limitée. En effet, toutes les épluchures de patates douces et de bananes qui restent lorsqu'elle produit des chips sont distribuées ensuite aux cochons de la Ferme.

Ensuite, une **lucrativité encadrée**, mettant la rentabilité au service de la finalité sociale ou environnementale. Je ne pense pas que la plupart des entreprises sociales de la Ferme que j'ai interrogées soient assez développées pour pouvoir réinvestir leur profit dans leur entreprise, leur rentabilité n'étant pas assez élevée. Mais cela est possible. Danilo, le créateur de *OhGK!*, a récemment investi 2000 pesos (33 euros) dans son entreprise. Quant à la **gouvernance participative**, le dernier principe, il est plutôt bien appliqué. Deux étudiants gèrent l'entreprise *Keso Beso*. Ils le font ensemble, trouvent des solutions aux problèmes ensemble, et il n'y en a pas un qui a plus d'importance que l'autre. De même, dans le cas de *Tinta Ni Juan*, ils sont trois. Ils se partagent les tâches, et même lorsque cela a été difficile de travailler ensemble car ils ont chacun un emploi du temps différent, ils se sont « *fait confiance* » et se sont « *efforcés de continuer* ». De

plus, ils considèrent tous que travailler avec des personnes issues de communautés pauvres représente un vrai « partenariat ». Ils préfèrent utiliser ce terme de « partenaires » plutôt que d'« employés », comme nous le verrons dans le chapitre 5. Ce qui montre bien que leur but est que l'entreprise sociale ait une gouvernance participative.

La Commission Européenne, définit l'entreprise de manière similaire. Les entreprises sociales combinent « des buts sociaux avec une âme entrepreneuriale ». C'est « un opérateur dans l'Economie Sociale dont l'objectif principal est d'avoir un impact social plutôt que de faire du profit (...) Elle est gérée de manière responsable et ouverte, et, en particulier, elle implique ses employés, clients, et parties prenantes affectés par ses activités commerciales ». La Commission Européenne désigne les organisations suivantes : celles pour qui l'objectif social ou sociétal est la raison de son activité, celles qui réinvestissent leur profit pour atteindre l'objectif social, et enfin celles dont l'organisation reflète la mission en utilisant les principes de participation démocratique. Tout comme ce que promeut le sénateur Philippin Bam Aquino, la Commission Européenne met en avant le fait qu'il n'y a pas une seule forme légale d'entreprise sociale.

Pour Mohammad Yunus, le « social business » est un business guidé par une cause. Dans l'entreprise sociale, les investisseurs et propriétaires peuvent au fur et à mesure récupérer l'argent investit, mais ne peuvent pas prélever de dividende au-delà de ce seuil. « Le but de cet investissement est d'atteindre un ou plusieurs objectifs sociaux à travers l'activité de l'entreprise, et les gains personnels ne sont pas l'aspiration des investisseurs. L'entreprise doit couvrir tous les coûts et faire du profit, tout en accomplissant l'objectif social, qui peut être des services de santé pour les pauvres, des services de logement pour les pauvres, des services financiers pour les pauvres, des services de nutrition pour les enfants sous-alimentés, fournir de l'eau potable, implanter des énergies renouvelables, etc. ». Pour lui, l'impact de l'activité sur les individus ou l'environnement, plutôt que le profit total, est ce qui mesure le succès de l'entreprise sociale.

Si l'on reprend la définition de Mohammad Yunus, *Tinta Ni Juan*, par exemple, n'est pas vraiment une entreprise sociale. En effet, l'entreprise n'engage pas encore des personnes de la communauté, l'objectif est donc loin d'être atteint. Ils ne fournissent pas non plus de services pour les pauvres. Leurs T-shirts se vendent 500 pesos (8,22 euros), trop cher pour que des personnes pauvres puissent se les offrir. Si, selon Yunus, on mesure le succès d'une entreprise

sociale par son impact, *Tinta Ni Juan* n'est pas une réussite. Mais faut-il réellement s'arrêter à cela ?

Tinta Ni Juan a été créée en Mai 2017, par trois étudiants SEED. Ils attendaient de trouver une opportunité pour se lancer dans l'entrepreneuriat, car ils ne voulaient pas créer une entreprise sociale uniquement pour en fonder une. Ils voulaient trouver une vraie idée. L'occasion s'est présentée lorsque le frère d'une des employées à la ferme, graphiste, cherchait quelqu'un pour donner trois de ses presses à chaud (les machines servant à presser les t-shirts afin d'y coller le design). Anna, Robelyn et Rolando n'ont pas laissé la chance passer et ont commencé à faire des essais, à apprendre à marquer des T-shirts. Il est donc pour eux nécessaire de maîtriser le matériel et de faire grossir un minimum l'entreprise avant de ne pouvoir employer qui que ce soit. Mais leur objectif est toujours dans leurs esprits : travailler avec la communauté. Aujourd'hui, Tinta Ni Juan reçoit des commandes venant d'universités aux Etats-Unis, et sont parfois débordés car ils ont tous les trois des responsabilités ailleurs. Il y a donc la possibilité pour certaines personnes de la communauté d'obtenir un emploi stable avec Tinta Ni Juan. Il ne manque plus qu'aux entrepreneurs d'accroître leur activité pour aboutir à leur objectif d'être des « employeurs » et non pas des « chercheurs d'emplois ». En cela, on peut considérer que l'entreprise est sociale.

Pour conclure sur ce chapitre, il est vraiment difficile de savoir si les entreprises de la ferme sont sociales ou pas, car le jugement est très subjectif. Toutefois, je ne considère pas aujourd'hui la plupart des entreprises de la Ferme en tant qu'entreprises sociales. En effet, l'objectif de ces entrepreneurs est d'avoir un impact sur la communauté, et non principalement sur eux-mêmes. Or, cet objectif est loin n'est pas atteint pour la plupart d'entre eux. Le fait que l'entrepreneuriat social ait un effet sur leur propre vie est bien l'objectif des mentors de SEED Philippines, mais pas des entrepreneurs eux-mêmes lorsqu'ils créent une activité. Danilo Ablen, un étudiant SEED qui a créé la boisson *Oh GK!* est le seul entrepreneur qui ne considère pas son entreprise comme une entreprise sociale, du moins pas pour l'instant. En effet, selon lui, « je sais qu'un jour je serai capable de prouver que mon entreprise est devenue sociale. Mais il faut me laisser quelques années pour que je puisse avoir un réel impact. Je n'ai pas de meilleure réponse à la question « Pourquoi OhGK! serait une entreprise sociale? ». Je ne pense pas que ce soit le bon moment pour moi d'être « social » ».

En revanche, même si je ne considère pas ces entreprises comme de réelles entreprises sociales, elles ont déjà sans aucun doute un impact social fort. Celui d'avoir permis à des jeunes de se sortir de la pauvreté. Et même si leur entreprise n'a pas d'impact pour le moment, les

entrepreneurs ont déjà en tête des objectifs sociaux, et ce n'est qu'une question de temps pour que ceux-ci soient atteints.

# Chapitre 3 : Les entreprises sociales arrivent-elles à s'autofinancer ou restent-elles dépendantes de la Ferme ? L'entrepreneuriat social et les impacts monétaires.

Avant de définir la pauvreté en elle-même, nous aborderons dans ce chapitre la notion de pauvreté monétaire. En effet, c'est la représentation la plus courante de la pauvreté que l'on a, et elle doit être évoquée car créer son entreprise sociale signifie aussi avoir un impact financier. Ensuite, nous parlerons des retombées monétaires des entreprises sociales, d'abord sur les entrepreneurs eux-mêmes : sont-ils enfin indépendants financièrement ? Et puis, sur les communautés : côtoyer ces entreprises sociales ou y travailler améliore-t-il vraiment la vie ?

Apprendre aux étudiants à créer leur entreprise a, entre autres, pour but de les rendre indépendants financièrement. Danilo Ablen, qui a créé l'entreprise *Oh GK!* en reprenant une recette de boisson d'une des Titas, vend aujourd'hui plus de mille bouteilles par mois. Son entreprise marche bien, il habite maintenant à Manille et a réussi à se sortir de la pauvreté grâce à cela. Il rend visite à sa famille plusieurs fois par mois, lorsqu'il revient dans la communauté Gawad Kalinga de la Ferme, et en profite aussi pour produire ses bouteilles. En effet, son lieu de production se situe au sein de la Ferme, et il doit payer un loyer pour utiliser la structure.

Se sortir de la pauvreté c'est d'abord pouvoir subvenir à ses besoins. C'est en tout cas la vision dominante au sein des institutions internationales. Pour mesurer cette pauvreté monétaire, il existe d'une part un seuil absolu, qui est calculé au moyen de paniers-type qui varient selon l'âge et la structure de la famille. Il définit ce dont les ménages ont besoin pour satisfaire leurs besoins élémentaires. Une famille comportant six enfants en bas âge et deux parents n'aura pas les mêmes besoins qu'un ménage n'ayant pas d'enfants. D'autre part, il existe la pauvreté relative, qui est calculée à partir de la répartition de revenu ou de consommation globale dans un pays. Par exemple, en France, le seuil de pauvreté relative est défini à 60% du revenu médian. Une personne sans enfants est donc considérée comme pauvre lorsque ses revenus mensuels sont inférieurs à 1085 euros (Eurostat, 2016). Quant à un pays comme la Lituanie, ce seuil est à 282,25 euros. J'ai choisi les données de ce pays car une lituanienne m'a dit un jour que le revenu minimum est de 400 euros dans le pays. Et c'est à ce moment-là que je me suis rendue compte du décalage entre l'Europe de l'Ouest et celle de l'Est, malgré les moins de 2000 km qui les séparent. La pauvreté peut donc être très différente d'un pays à l'autre, et elle est donc appréhendée de manière différente aux Philippines.

La pauvreté absolue et la pauvreté relative sont les deux approches les plus connues. Toutefois, on peut aussi parler de pauvreté administrative et de pauvreté ressentie. La première, se base sur les prestations que reçoivent certaines personnes pour réduire leur niveau de pauvreté. Par exemple, sont considérés comme pauvres les individus qui bénéficient de minima sociaux tels que le RSA ou le minimum vieillesse. Au contraire, sont considérés comme riches les personnes qui doivent payer l'Impôt de Solidarité sur la Fortune. Cette approche dépend donc des prestations sociales et impôts définis dans le pays. Elle est donc assez restrictive et ne peut pas être appliquée universellement. Fin 2013, en France, il y avait quatre millions d'allocataires, et donc, en comptant les conjoints et enfants, sept millions de personnes concernées.

Quant à la pauvreté ressentie, il s'agit de demander à des individus s'ils se considèrent comme pauvres ou exclus, ou s'ils considèrent avoir déjà vécu cette situation. Selon l'Observatoire des Inégalités, en France en 2013, plus de deux personnes sur cinq s'estimaient être pauvres ou avoir déjà vécues cette situation. Néanmoins, cette approche a des limites car elle est subjective. Une personne du sondage a peut-être dix fois plus de revenus qu'une autre personne du sondage, mais s'estime tout de même pauvre. Cette approche permet toutefois de se poser des questions. La pauvreté est-elle uniquement monétaire? La pauvreté ne serait-elle pas justement subjective? Nous allons revenir sur ce point dans la deuxième partie.

Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire de définir la pauvreté. Ce terme entraîne de nombreux débats. Mais on peut toutefois affirmer qu'elle peut apparaître de plusieurs façons : un revenu faible, une santé mauvaise, un logement précaire, une éducation incomplète, etc. Elle est généralement définie par un manque de ce qui est nécessaire pour le bien-être matériel : ne pas ou peu avoir d'argent, de biens ou de moyens de soutien. La Banque Mondiale définit l'extrême pauvreté par le fait le gagner moins d'1,90\$ par jour. En 2013, 767 millions de personnes vivaient sous le seuil de pauvreté, au niveau mondial. De plus, les facteurs de la pauvreté changent d'une région à l'autre, de même que sa perception. Par exemple, un agriculteur ferait le lien entre la sècheresse et la pauvreté, alors que quelqu'un dans une zone urbaine percevrait davantage la pauvreté avec un manque d'emploi. La pauvreté ne se résume donc pas à un seul facteur ou à un unique manque.

Martin Ravallion, notamment, analyse la pauvreté selon une approche monétaire, c'est-à-dire selon les ressources. En effet, il dit que la pauvreté existe « lorsque le bien-être d'une ou de plusieurs personnes n'atteint pas un niveau considéré comme un minimum raisonnable selon les critères de cette même société ». Les individus connaissent leurs intérêts propres et l'Etat ne doit intervenir qu'à travers des politiques d'augmentation de la productivité.

En 2013, 17,5% des jeunes âgés de 15 à 24 ans ne faisaient pas d'études supérieures (Philippines Statistics Authority). Ce pourcentage est considérable, mais on remarque toutefois que la grande majorité des jeunes vont à l'université. Être étudiant peut donc être considéré comme un « critère » de la société Philippine pour reprendre les termes de Martin Ravallion. Les frais de scolarité montant parfois jusqu'à 300 000 pesos philippins (4937 euros) l'année, il est donc impossible pour des familles pauvres d'envoyer leurs enfants étudier. Johnson Acdang, un étudiant SEED créateur de l'entreprise sociale Tribeblends et vendant du thé, a intégré le programme lorsqu'il a su que les frais de scolarité étaient offerts : « L'idée d'intégrer SEED Philippines m'a beaucoup plu lorsque l'on m'a dit que tout était inclus : la nourriture, le logement, le transport... J'ai alors dû faire un choix, travailler ou continuer mes études. Et j'ai finalement décidé de déposer ma candidature à SEED Philippines ». Il n'avait pourtant aucune idée de ce qu'il allait étudier. Intégrer SEED Philippines est donc pour eux déjà une opportunité économique pour les familles pauvres car les frais de scolarité sont pris en charge par l'ONG. Les jeunes ont la possibilité de continuer à étudier après le lycée. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la grande majorité des étudiants sont venus à la ferme. Ce n'est pas parce qu'ils croyaient à l'entrepreneuriat social, qu'ils voulaient étudier le business ou parce qu'ils avaient l'intention de créer leur entreprise. Tous les étudiants avec qui j'ai discuté ont décidé de venir car ils avaient réussi les tests du camp de recrutement et que les frais de scolarité étaient offerts. Ils avaient décidé de venir à Bulacan parce qu'ils avaient la possibilité de pouvoir étudier gratuitement. Pourtant, la plupart viennent parfois de l'autre bout du pays et sont donc loin de leur famille. De ma propre expérience, je peux dire que je n'arrive pas à m'impliquer dans des études lorsqu'elles ne me plaisent pas. Alors comment savoir si ces étudiants vont adhérer à l'entrepreneuriat social et s'engager totalement dans le programme, s'ils ne savent même pas ce qu'ils viennent étudier? Et si cela ne leur plaisait pas? Parmi les élèves du batch 4, un seul n'est pas revenu de vacances après le mois de Juin, préférant rester dans sa province. Les pauvres sont-ils donc tous des « entrepreneurs-nés », comme le dit souvent Mohammad Yunus, le créateur de la célèbre Grameen Bank ? Pourtant, avant de partir, la moitié du batch disaient ne plus vouloir revenir. Alors n'ont-ils d'autres choix que de venir étudier ici, du fait de la situation financière de leurs parents?

Tous les étudiants ne créent pas une entreprise à la sortie des deux ans. Certains le font avant la fin des deux ans, certains plusieurs années après. Certains retournent dans leur communauté et trouve un emploi. D'autres reprennent des études. Mais cela ne veut pas dire qu'ils ne sont pas sortis de la pauvreté. La création d'une entreprise n'est pas une fin en soi.

Une des élèves du batch 3, Alyssa, n'a pas été diplômée à la fin du cursus. Mais, elle est toujours suivie et aidée par les mentors. Un étudiant qui ne réussit pas ses examens n'est pas laissé à l'abandon. Et c'est le but principal de SEED : aider les étudiants quelques soit leurs choix ou leur niveau d'excellence aux examens.

SEED Philippines donne la possibilité aux étudiants de se supporter financièrement en les aidant à créer leur propre activité d'ici la fin du programme. Ceux qui ont décidé de créer leur entreprise reçoivent une allocation de la part de la Ferme, ce qui leur permet d'investir dans leur activité mais aussi de vivre sans avoir à trouver un emploi supplémentaire. L'entrepreneur se consacre ainsi totalement à son entreprise, tout en bénéficiant d'un revenu pour atteindre un certain bien-être, pour reprendre les termes de Martin Ravallion.

Mais comme lors de toute création d'entreprise, le résultat financier attendu peut être long à arriver. Johnson Acdang vend principalement son thé au sein de la Ferme Enchanté. Ses principaux clients sont les stagiaires français et les visiteurs. Il est donc pour l'instant dépendant de la Ferme, même s'il reçoit de nouvelles commandes provenant de familles aisées de Manille. Il ne reçoit pour l'instant aucun revenu de son entreprise, car elle est encore trop récente, mais il sait qu'il a « besoin de collecter un peu de profit pour investir et grandir ». Depuis Août 2018, les produits des entreprises sociales de la Ferme sont vendus dans un marché appelé Salcedo Market. Les entrepreneurs sont mobilisés pour aller au marché faire découvrir les produits aux visiteurs. Toutefois, c'est la Ferme qui achète les produits aux entrepreneurs en amont, et donc qui se charge d'écouler le stock d'invendus à la fin du marché. C'est-à-dire que même si Johnson ne vend que deux sachets de thé sur les dix qu'il a exposé sur le stand, cela n'aura aucune incidence sur son chiffre d'affaire car les dix sachets ont déjà été achetés par la Ferme. Ainsi, c'est à la Ferme de se débrouiller ensuite pour vendre les huit sachets restants. C'est un bon moyen de supporter les entrepreneurs, mais cela montre qu'ils restent très dépendants de la Ferme pour vendre. Pourtant, ils ne resteront pas éternellement sous le couvert de l'Enchanted Farm, ils devront donc apprendre à parfois se démener pour vendre. Et cela s'apprend notamment par expérience.

Les premières et grandes entreprises sociales créées sur le site se sont déjà pratiquement toutes installées à Manille et n'ont plus aucun lien avec leur emplacement d'origine, si ce n'est à travers la vente de leurs produits au magasin de souvenirs de la Ferme. Et les nouvelles entreprises telles que *Tribeblends* sont dépendantes des personnes qui viennent à la Ferme, ils vendent très peu en dehors. Parfois même, seuls les stagiaires français achètent les produits,

comme c'est le cas d'un étudiant SEED qui ne vendaient ses salades composées qu'aux français. Or, cela ne permet pas de vendre beaucoup.

Jay-Ar, un étudiant SEED qui vient de passer en deuxième année, prévoit d'élever des canards et de les vendre. Cela permettrait à sa communauté de bénéficier d'un revenu grâce à l'entreprise, et d'être plus attractive économiquement. Il vit dans la province de Nueva Viscayas et bénéficie d'une réelle opportunité sur le marché. En effet, il n'existe aucun producteur de canards dans un rayon de 50 kilomètres autour de chez lui. Et en ayant interviewé les vendeurs de viandes sur le marché, tous étaient prêts à acheter des canards en fonction du prix et de la qualité. Pourtant, Jay-Ar aimerait s'implanter à la Ferme, par simplicité, alors que plusieurs producteurs existent déjà et que la concurrence est plus rude. Et puis, cela ne contribuerait pas à aider sa communauté. Bien sûr, on ne peut pas le blâmer de vouloir quitter la maison familiale quand on sait que son père boit beaucoup et peut devenir violent, du moins verbalement. Mais la Ferme Enchanté pousse-elle vraiment ses étudiants à trouver des opportunités de marché ailleurs que sur son site ? Elle leur trouve des marchés, mais est-ce qu'elle leur apprend à faire cela seuls ? Pour l'instant, ces nouvelles entreprises sont sous le couvert de la Ferme et ne sont pas enregistrées officiellement. Les entrepreneurs trouvent un marché facile grâce aux visiteurs qui viennent parfois nombreux, et aux nombreux partenaires de la Ferme Enchanté. Shanon, le directeur, prévoit de les inciter à devenir officiellement des entreprises sociales dans les mois à venir. Mais cela peut aussi prendre du temps. En Mars, la date limite imposé par Shanon pour s'enregistrer auprès de la Chambre de Commerce était Août 2018. Or, ce délai est déjà dépassé.

### L'impact monétaire des entreprises sociales sur la communauté : cela aident-ils vraiment les habitants de vivre sur le site de la Ferme Enchanté ?

Lorsque j'évoquerai la « communauté » dans cette sous-partie, ce sera pour parler des habitants du village Gawad Kalinga au sein de la Ferme. En effet, la Ferme Enchanté, il y a 8 ans, ne comportait aucune infrastructure. Il n'y existait qu'un village GK, mis en place pour reloger ces familles des bidonvilles, un parmi les 3000 villages construits dans toutes les Philippines. C'est seulement plus tard que la salle de conférence, la cantine, et les entreprises sociales, entre autres, se sont construites. Ce village reste donc le fondement de la Ferme Enchanté.

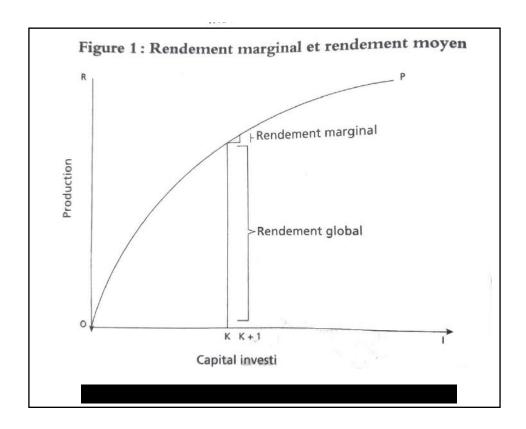
Avoir créé toute la Ferme, avec les étudiants qui y habitent, les stagiaires qui viennent découvrir, et les invités qui visitent, a forcément un impact financier sur cette communauté.

Le fait que les étudiants SEED et les stagiaires vivent sur place leur permet d'avoir un revenu régulier pour ceux qui possèdent un sari (les petits kiosques vendant de la nourriture, des boissons, des produits d'hygiène, du crédit pour le téléphone, etc). Etant donné que la Ferme se situe à 10km de la prochaine ville, ces petits saris permettent à tous d'acheter le nécessaire. Pourtant, l'augmentation du nombre des personnes vivant à la Ferme n'a pas entraîner une augmentation du nombre de kiosques. Les Titas en possédant un ont donc augmenté leur chiffre d'affaire. Mais gagnent-elles vraiment plus d'argent qu'avant ?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire d'évoquer celle des rendements. Ces rendements sont définis comme la relation entre la variation des quantités produites et les variations des facteurs nécessaires pour les produire. Par exemple, une entreprise de graphisme qui marque des T-shirts investit dans une machine de sérigraphie. Avant, le graphiste devait presser les T-shirts à la main. Maintenant, cette machine est plus ou moins automatique et permet donc au graphiste de produire plus de T-shirts en moins de temps. De plus, la qualité est meilleure, ce qui pourra certainement augmenter le nombre de commandes. Ainsi, les rendements de l'entreprise sont plus élevés, grâce à l'investissement effectué.

Le rendement marginal d'un facteur désigne sa productivité marginale si un autre facteur est utilisé en quantité moindre. Il est important ici car il permet de décider si l'on va investir un dollar de moins ou de plus dans l'entreprise, en fonction de ce que cela va changer sur le revenu net. Pour l'entreprise de graphisme, cela se traduit par : « qu'arrive-t-il au revenu net si j'investit dans une machine de sérigraphie ? ». Le rendement global, quant à lui, est le revenu total de l'entreprise une fois les coûts de fonctionnement déduits. Les deux rendements peuvent toutefois être opposés, car si le premier peut être élevé, le deuxième ne l'est pas forcément. Il peut même parfois être faible.

Dans leur livre « *Repenser la pauvreté* », Esther Duflo et Abhijit V. Banerjee, pour expliquer ce phénomène, ont mis en avant une courbe. Elle représente la relation entre le montant de l'investissement et son rendement global. Le rendement global est défini par la hauteur de la courbe, alors que le rendement marginal représente l'évolution de la courbe, le taux d'évolution du rendement global.



Ainsi, sur cette courbe, le rendement global augmente rapidement au début, lorsque l'on investit. Puis, cette hausse diminue. Ce qui signifie qu'« accroître le montant investi augmente le rendement plus fortement lorsque l'investissement initial est limité » (Abhijit V. Banerjee, Esther Duflo).

Cela se rapporte à la théorie des rendements décroissants de Ricardo. Si des quantités successives, croissantes et homogènes d'un facteur variable (le travail, par exemple) sont combinés à une quantité donnée de facteurs fixes (la terre, par exemple), il en résultera que la productivité marginale finira par décroître. En effet, si, sur un champ donné, le nombre de fermiers ne cessent d'augmenter, il arrivera un moment où le champ sera trop petit. Chaque fermier sera moins productif, et la productivité marginale diminuera.

Esther Duflo et Abhijit V. Banerjee ont travaillé sur ce rendement marginal et ce rendement global sur les petits kiosques tenus par des pauvres. Ils ont visité un petit commerce en Inde, dans la banlieue de Gulbarga, et, en faisant l'inventaire, n'ont pu répertorier que vingt-deux produits. En deux heures de temps passé dans ce magasin, ils n'ont rencontré que deux clients, l'un venu acheter une cigarette et l'autre quelques bâtons d'encens. Ils ont alors identifié que si le kiosque achetait plus de marchandises le rendement marginal pouvait être très élevé, car il y aurait davantage de produits à disposition, mais que le rendement global resterait très bas.

Ce genre d'analyse peut s'appliquer aux petits saris que l'on trouve aux Philippines. La plupart vendent la même chose, alors qu'ils sont localisés dans le même village, parfois à quelques maisons l'un de l'autre. Ils sont aussi ouverts tous les jours de la semaine, parfois même jusqu'à tard le soir, et à partir de cinq ou six heures du matin. Au sein de la Ferme, les clients abondent



tout de même plus qu'en dehors. Au cours des six mois, j'ai pu passer quelques heures en soirée dans un sari à un centaine de mètres de l'entrée de la Ferme. Lorsque personne ne vient acheter de bières avec des amis pour chanter au karaoké, il n'y a que très peu de clients. Ce sont

généralement des conducteurs de tricycles (des motos à coté desquelles les propriétaires y ont ajouté un side-car, pour servir de chauffeurs à des particuliers) qui viennent y acheter une cigarette. De même au sein de la Ferme. Malgré l'affluence, ce qu'on y achète sont surtout des produits dont on a ponctuellement besoin : un paquet de gâteaux lorsqu'on a soudainement faim, un sachet individuel de lessive, deux œufs pour faire une omelette.

La rentabilité globale est donc très faible. Ces produits ne se vendent pas chers : deux pesos (trois centimes d'euros), dix pesos (16 centimes d'euros), etc. Et puis, le temps passé dans les saris à attendre des clients est démesuré en comparaison du nombre de vente dans la journée. Cette faible rentabilité s'explique par le fait que les entreprises sont trop petites, et au fait qu'elles soient identiques à toutes celles qui les entourent.

Qu'en est-il des personnes de la communauté qui ne possèdent pas un sari ? Les entreprises sociales installées à la Ferme les emploient. Pas toutes, mais une grande majorité. En effet, l'entreprise sociale *Plush and Play* emploie à plein temps des Titas pour créer des

peluches. Ces Titas avaient l'habitude de travailler dans une entreprise de couture, avant que celle-ci ne ferme et ne fasse perde à tous ses employés leur revenu. Fabien Courteille a alors eu l'idée de créer *Plush and Play*, afin de redonner à ces Titas de la communauté un emploi durable. Dans un pays où les enfants jouent beaucoup avec des armes à feu en plastique et des jouets étrangers dont les composants sont toxiques, l'idée était aussi de fournir aux enfants un jouet écologique, éducationnel et non dangereux pour la santé. Les Titas peuvent travailler chez elles, afin d'avoir la possibilité de s'occuper de leurs enfants. Cet emploi durable a dont un impact monétaire considérable pour ces familles, qui peuvent désormais envoyer leurs enfants à l'école et les nourrir sans avoir peur de ce que leur réserve le futur. Cet impact social m'a frappé dès mes premiers jours aux Philippines, car la Tita qui m'avait été attribué en tant que marraine pour mon séjour, a appelé son dernier fils Alexander-Fabien, en hommage à son parrain, le créateur de l'entreprise où elle travaille, Fabien Courteille.

Si *Plush and Play* est la plus grosse entreprise sociale de la Ferme, ce n'est pas la seule à employer des Titas. *Red Carpet*, gérée par Randy Arandia, engage une personne de la communauté pour créer les sacs. C'est Randy qui crée les designs et s'occupe de la partie commerciale de la structure, mais c'est Tita Norma qui fabrique les produits. Néanmoins, dans son cas, les ventes ne sont pas florissantes et Tita Norma n'est payée que lorsqu'il y a des commandes. Une autre entreprise, *Bayani Brew*, emploie aussi des personnes de la communauté afin de fabriquer des jus naturels. Ils ont trois parfums disponibles : citronnelle, patate douce, et moringa. Quant aux Titos, que je n'ai pour l'instant que peu évoqués, beaucoup travaillent dans les champs de la ferme, à la culture du riz par exemple. Certaines entreprises sociales ont besoin d'ingrédients et ces fermiers ont la possibilité de leur vendre.

Pour conclure sur ce chapitre, la plupart des entreprises sociales de la Ferme n'en sont encore qu'à leur commencement et sont encore dépendantes financièrement. Elles ne dégagent pas encore de profit, mais si les entrepreneurs sont motivés ce n'est qu'une question de temps pour que cela soit le cas. Les entrepreneurs sociaux ont la capacité aujourd'hui de se sortir de la pauvreté, et gagnent déjà un revenu de par la subvention de la Ferme. Si certains entrepreneurs que j'ai rencontrés n'ont pas l'impression que leur entreprise ait un impact monétaire sur eux-mêmes, c'est parce que celle-ci n'est pas encore rémunératrice. En attendant, l'allocation de la Ferme leur permet de vivre. De plus, les impacts monétaires se ressentent aussi sur la communauté. Contrairement à d'autres villages, loin de tout et ayant des difficultés à trouver un emploi, les habitants de la Ferme ont la chance de voir de nombreuses personnes

passer et acheter leurs produits. Cela leur permet-il toutefois de sortir de cette mentalité de pauvre ?

Alors que la pauvreté est matérielle, elle a aussi un effet psychologique sur les individus, comme le stress de ne pas pouvoir nourrir son enfant, de ne pas pouvoir trouver de travail pour la journée, ou encore la honte d'être pauvre. La plupart des Philippins aisés trouvent une honte à parler Tagalog, puisque ce dialecte est parlé par tous les pauvres qui n'ont pas les moyens d'apprendre l'anglais. Ils préfèrent alors parler anglais, le pays étant très touché par la culture américaine dû à la colonisation du siècle précédent. Certains ne savent même pas parler Tagalog, alors que c'est la langue de leur pays. Marian, une jeune Philippine issu d'un milieu plutôt aisé, a toujours parlé anglais au sein de sa famille. Elle n'a appris le Tagalog qu'à l'université car elle avait la motivation pour le faire. Pour Johnson, « il est vrai que la pauvreté n'est pas uniquement une question financière. Devenir pauvre est notamment dû au comportement. Nous blâmons le gouvernement pour être pauvres mais nous ne faisons rien pour changer cela ». Cet effet psychologique tente d'être réduit par Gawad Kalinga, en passant par la valorisation des pauvres mais aussi la sensibilisation des plus aisés à la pauvreté.

### Partie 2 : Ne plus se considérer comme pauvre : un changement qui doit aussi être psychologique. La pauvreté et les capabilités.

« Poverty is not just a lack of money, it is not having the capability to realize one's full potential as a human being » (Amartya Sen). Avec les SEPPS que Marie-Lisa Dacanay met en avant, les pauvres se voient fournir de multiples services qui leur permettent de surmonter ce qu'Amartya Sen appelle le manque de « capabilités ». Dans cette partie, nous verrons d'une part que la pauvreté est aussi subjective. En effet, que faire si les pauvres ne sont pas motivés pour s'en sortir ? Il ne suffit pas de leur donner les moyens de dépasser ce seuil, il faut qu'euxmêmes agissent pour changer leur vie. Ensuite nous verrons la place des parties prenantes dans les entreprises sociales : pourquoi considérer des employés, des fournisseurs, ou des bénéficiaires comme des partenaires ? Que cela change-t-il ? Enfin, nous finirons ce mémoire en se demandant si le fait de créer une entreprise permet vraiment aux pauvres de se sortir de la pauvreté. Est-ce la solution pour éradiquer la pauvreté aux Philippines ?

# Chapitre 4 : Changer la mentalité de ces jeunes Philippins. La pauvreté subjective.

Dans ce chapitre, nous nous questionnerons sur la pauvreté subjective, car la pauvreté n'est pas uniquement une question monétaire. L'approche mise en avant ici est celle d'Amartya Sen, avec sa notion de « capabilités ». Nous verrons comment appliquer cette approche aux entrepreneurs de la Ferme Enchanté : est-ce que l'entrepreneuriat social a changé leur vision de la pauvreté ? Venir à la Ferme leur a-t-il permis de se sortir de la pauvreté subjective ?

L'approche des capabilités d'Amartya Sen nous intéresse ici car elle met en avant la capabilité des personnes à choisir leur mode de vie, leur aptitude à « pouvoir faire » et non pas à « être ». La pauvreté n'est donc plus uniquement un problème financier, mais aussi un problème d'opportunités.

Selon cette approche, les arrangements sociaux devraient être d'abord évalués selon l'étendue de liberté que les personnes ont à disposition. C'est-à-dire qu'il faudrait mesurer les opportunités réelles de chacun selon le mode de vie que l'on veut mener. Par exemple, quelqu'un n'ayant pas accès à des routes aura des difficultés à se déplacer et donc à avoir accès à un marché pour subvenir à ses besoins.

Un individu accordera une valeur différente à tel ou tel bien. Mais cette valeur ne sera prise en compte que dans la mesure où ce bien permet de réaliser une chose qui a de l'importance pour l'individu. Si le fait de se déplacer a plus d'importance pour un individu que le fait de se divertir, alors celui-ci accordera plus de valeur à un véhicule plutôt qu'à une télévision. Par exemple, un sondage de l'Autorité Philippine des Statistiques a été réalisé en 2014 sur les indicateurs de pauvreté, en identifiant les possessions de 10 479 familles en fonction de leur revenu. Parmi les 30% des familles ayant le revenu par tête le plus bas, 4% possèdent un karaoké et 1,2% possèdent une cuisinière à gaz (2014 Annual Poverty Indicators Survey, Philippines Statistics Authority). Cela signifie que malgré la pauvreté, un karaoké aura plus valeur qu'une cuisinière à gaz. Cela peut paraître complètement aberrant. Mais la culture Philippine est très différente de la culture française. A chaque évènement est organisé un karaoké, qui peut parfois durer toute la journée, comme lors d'un anniversaire, d'un mariage, juste d'une réunion de famille ou un repas entre amis.

Dans la théorie d'Amartya Sen, deux termes sont importants : les fonctionnements et les capabilités. Le premier signifie ce que les individus « font » et « sont » réellement, c'est-à-dire ce qu'ils ont réalisé et qui ont donné de la valeur à leur vie. Cela peut inclure le fait d'être bien nourri, de posséder un abri, d'être capable de travailler, etc. Quant aux capabilités, elles représentent différentes combinaisons de fonctionnement qu'une personne peut réaliser, auxquelles elle a effectivement accès. Cela reflète aussi sa capacité à choisir. Le premier représente donc la réalisation, alors que le deuxième représente davantage la liberté et les opportunités. Johnson Acdang disait justement « Nous venons d'un environnement pauvre et SEED Philippines nous a donné tellement d'espoir, tellement de capabilité en nous disant que nous sommes réellement capables d'éradiquer la pauvreté ». Sans même s'en rendre compte, il évoque la notion de capabilité.

A partir de ces deux termes, Sen définit un « taux de conversion », qui représente la conversion des caractéristiques d'un bien en son fonctionnement. Ce taux de conversion dépend des caractéristiques propres à l'individu, mais aussi des caractéristiques sociales. Les biens possédés par un individu ne suffisent donc pas à mesurer les fonctionnements qu'il peut réaliser. Il faut aussi prendre en considération la liberté de cette personne à réaliser ces fonctionnements, et donc prendre en considération ses capabilités. Pour reprendre l'exemple du deuxième paragraphe, une personne n'ayant pas accès à un réseau routier ne pourra pas utiliser de voiture. Même si elle en possède une, cela ne changera pas son niveau de pauvreté puisqu'elle ne pourra pas s'en servir.

Sen propose dans son approche que les personnes perdent leurs capabilités lorsqu'il y a un manque de liberté, puisque c'est celle-ci qui permet aux individus de les développer. Pour lui,

l'expansion de la liberté individuelle doit donc être le but du développement d'un pays. Le développement signifie donc aussi la réduction de toute discrimination, de toute infrastructure pauvre, de tout manque d'opportunités économiques, etc.

Dans des travaux plus récents, Sen évoque le terme de « capabilités basiques » qu'il définit en tant que « capacité à satisfaire des fonctionnements élémentaires et importants ». Cela fait référence à la liberté de faire des choses basiques, considérées comme nécessaires à la survie et ainsi d'échapper à la pauvreté. Alors que la notion de capabilité fait référence à un large éventail d'opportunités, les capabilités basiques représentent l'opportunité d'éviter la pauvreté et d'atteindre un certain seuil de bien-être.

Une des élèves de l'université SEED Philippines, Jay-Ann, vit avec sa famille sur l'île de Mindanao, dans la région de Bukidnon. Le taux de pauvreté de cette province est de 53,6% (chiffres de 2015, Republic Statistics Authority), ce qui est très largement supérieur à la moyenne du pays. Sa famille n'est pas bénéficiaire d'une maison Gawad Kalinga, et elle vit avec ses frères et sœurs dans une maison en bambou de cinq mètres carrés. De plus, elle n'a pas accès à des routes bétonnées. Seulement cinq universités se trouvent dans la province, dont les coûts varient entre 8 000 (131 euros) et 50 000 (819 euros) pesos par an. Ce qui n'est pas abordable pour une famille pauvre. En effet, dans son sondage de 2014, l'Autorité Philippine des Statistiques a défini que le salaire mensuel moyen des 30% des familles questionnées les plus pauvres est 9 000 pesos philippins (147 euros). Cela pourrait permettre à ces familles de couvrir les coûts de scolarité de leurs enfants à l'université. Toutefois, les dépenses moyennes par mois sont aussi 9 000 pesos. Ce qui ne laisse aucune marge à ces familles d'économiser pour envoyer leurs enfants à l'université. Gawad Kalinga a donc donné à Jay-Ann l'opportunité de venir étudier à la Ferme Enchanté. Un des principaux objectifs de l'organisation n'est pas seulement de fournir un logement aux familles pauvres, mais aussi de leur redonner de la dignité. En leur prouvant qu'ils ont encore le droit de rêver, de travailler, qu'ils ne sont pas laissés pour compte. Par la valorisation de ces familles pauvres, l'ONG montre que la pauvreté n'est pas seulement une question de ressources matérielles. Cette approche rejoint celle d'Amartya Sen. En effet, l'ONG fournit des opportunités aux individus. Celle d'avoir une maison décente, mais aussi celle d'étudier à l'université à travers le programme SEED Philippines, comme pour Jay-Ann. Johnson Acdang disait : « Après le lycée, je n'aurais jamais imaginé pouvoir étudier de nouveau, à l'université, et avoir une carrière ». C'est donc une opportunité pour eux de choisir leur mode de vie, de choisir leur futur domaine de travail.

Gawad Kalinga tente de leur prouver qu'il leur est possible de se sortir eux-mêmes de la pauvreté. Les étudiants bénéficient chaque semaine d'une conférence d'un intervenant, qui viennent parler d'espoir ou de rêves. Tous ces intervenants sont philippins, et certains ont déjà expérimenté la pauvreté. L'objectif est d'inspirer les étudiants afin qu'ils brisent le plafond de verre qui les retient de réussir, dû à la pauvreté. Johnson a mis trois ans avant de se rendre compte de ce qu'il voulait réellement faire. A la Ferme, « on parle plus de rêves, d'espoir, et ce que l'on peut construire à partir de la terre. Cela est lié à une chose simple : les gens arrivent avec une vision, une vision avec des valeurs. Nous sommes dans une phase de réduction de la pauvreté et c'est pour cela que les entreprises sociales existent. J'ai créé Tribeblends parce que je sentais que ce serait un moyen d'atteindre ma communauté, ma tribu. Cela serait un moyen de leur fournir une vie et un revenu plus durable ».

Théodore, de l'entreprise Apicuria, ne savait pas ce qu'était l'entrepreneuriat social avant de venir à la Ferme. Pour le comprendre, il faut remonter quelques années en arrière. Après ses études, il a commencé à travailler pour une entreprise à Mindanao. Il était basé à Butuan et avait l'occasion de voyager à travers l'île. Un jour, il a aperçu des ruches, et, intéressé, a attendu le propriétaire pour en savoir plus. C'est ainsi qu'il s'est formé avec cet apiculteur, durant quelques mois, avant de rentrer à Manille avec huit ruches. Arrivé à Manille, il n'avait aucun endroit pour installer ses colonies, il les a alors disposées sur le toit de sa maison familiale. Après un an, les abeilles ont commencé à donner du miel. Et c'était une surprise! Car lorsque l'on connaît Manille, avec toute la pollution qu'elle rejette, personne n'aurait pensé que des abeilles seraient capables de poloniser les alentours et de fabriquer du miel. Lorsqu'il a su cela, Théodore s'est mis en quête de trouver une ferme, ou du moins un emplacement plus grand pour ses ruches. En effet, chaque année les abeilles créent de nouvelles colonies et de nouvelles ruches sont donc nécessaires pour les héberger. Il a cherché sur internet, et a trouvé l'Enchanted Farm. Il est alors venu se renseigner, et c'est ainsi qu'il est venu y installer ses abeilles. La seule condition qu'on lui avait fait savoir, n'était pas de payer un loyer, mais de créer une entreprise sociale. A ce moment-là et pendant quelques mois, pour Théodore, ce terme ne signifiait rien et n'était qu'un moyen pour lui de venir y installer ses ruches. Créer son entreprise sociale ne voulait rien dire pour lui, si ce n'est que cela lui permettait d'avoir un espace pour ses abeilles.

Une fois installé, Théodore a recruté, sans contrepartie financière dans un premier temps, deux Titos de la communauté pour travailler avec lui et s'occuper des abeilles. En effet, lui, vivait à Manille. A ce moment-là, comme convenu, il impliquait la communauté et créait son entreprise

sociale. Puis, il a demandé à ces Titos s'ils acceptaient de travailler pour lui, et un des deux, Tito Mamer, s'est engagé dans l'entreprise de production de miel appelée à l'époque Harlika. Au fur et à mesure, Théodore a passé beaucoup de temps avec Tito Mamer, ce qui lui a permis de mieux le connaître et de se rendre compte de ses conditions de vie. C'est comme cela que Théodore a commencé à expérimenter l'entrepreneuriat social, à savoir ce que cela signifiait réellement et ce que cela impliquait. En discutant avec lui, on voit que l'entrepreneuriat social lui a permis de s'épanouir, de trouver un but dans la vie. Il était d'abord un entrepreneur, prévoyant de produire du miel, mais il est maintenant bien plus que cela. C'est un entrepreneur social qui a compris qu'il pouvait faire bien plus que de s'occuper de ses abeilles, qu'il pouvait aussi contribuer à réduire la pauvreté en engageant des personnes pauvres. Aujourd'hui, ses ruches ne sont plus localisées sur le site de la Ferme, suite à la présence d'un insecte tueur d'abeilles. Mais il revient toutes les semaines à la Ferme Enchanté pour rendre visite à Tito Mamer et sa famille, et dîner avec eux. Il a trouvé chez Tito Mamer une famille à laquelle il est aujourd'hui très attaché. Théodore n'est peut-être pas né pauvre, mais sa mentalité a sans aucun doute beaucoup changé depuis qu'il a connu l'entrepreneuriat social.

L'Institut pour le Développement Durable en Belgique a publié une étude en 2017 sur le taux de pauvreté subjective dans son pays. Le seuil de pauvreté est calculé selon le revenu

#### 

Taux de pauvreté objective et Taux de pauvreté subjective - en % de la population considérée

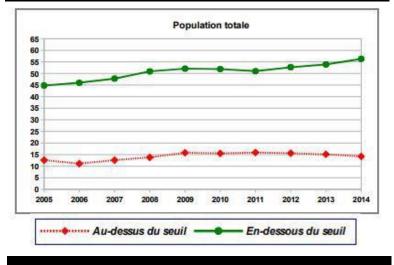
Pauvreté subjective

Pauvreté objective

médian : sont considérés comme pauvres les personnes vivantes dans un ménage dont le revenu est inférieur à 60% du revenu médian. Sur le graphique ci-dessous, on remarque distinctement que la pauvreté subjective est bien plus élevée que la pauvreté objective, excepté pour les personnes de plus de 65 ans. C'est-à-dire qu'il y a plus de personnes considérant qu'elles ont des difficultés à boucler leur budget que de personnes vivant sous le seuil de pauvreté en Belgique.

La pauvreté est donc bien sûr liée aux problèmes financiers, mais pas uniquement. Même quelqu'un vivant au-dessus du seuil de pauvreté peut se considérer comme pauvre. Et cette mentalité est encore plus présente auprès des jeunes. Le seuil de pauvreté ne définit donc pas complètement la pauvreté.

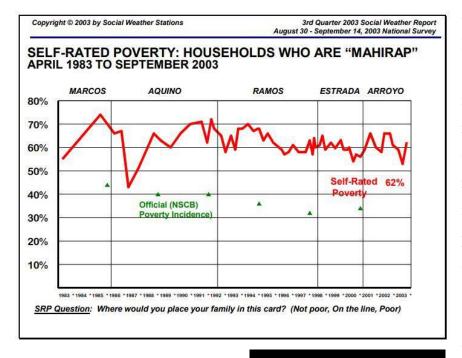




Dans le graphique ci-contre, sur le total de la population étudiée, 15% des individus vivants au-dessus du seuil de pauvreté considéraient qu'ils avaient du mal à boucler leur budget à la fin du mois.

Qu'en est-il aux Philippines ? Il n'existe que très peu d'études sur la pauvreté subjective dans le pays. La seule que j'ai trouvé date de 2004, effectuée par Mahar Mangahas travaillant à l'agence *Social Weather Stations*. Cette agence a mené cette étude entre 1983 et 2003, afin de récolter des données sur la pauvreté et la faim dans le pays. Dans ses graphiques, la SWS met en avant les noms des présidents sur la période (Marcos, Aquino, Ramos, Estrada et Arroyo). Le terme « Mahirap » signifie « pauvre » en Tagalog.

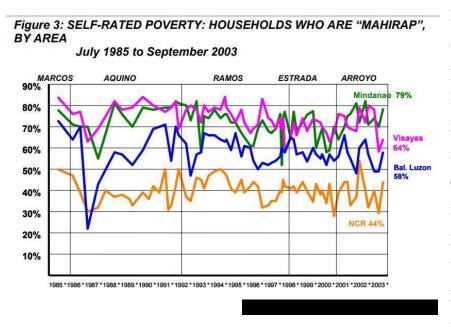
Dans le graphique ci-contre, on remarque que la pauvreté subjective (self-rated poverty)



est bien plus élevée que le taux de pauvreté objective (poverty incidence), qui représente la proportion ménages dont revenu par tête est inférieur au seuil pauvreté. En 2003, 62% des ménages interrogés se définissaient comme « pauvres », alors que le taux de pauvreté officiel

dépassait les 40%. De plus, à partir du mandat du président Ramos, ce taux de pauvreté subjective n'a pas énormément évolué, se situant sans interruption entre 50 et 70%.

On a vu précédemment que le taux de pauvreté dans la région de Mindanao était élevé (53,6% dans la province de Bukidnon en 2015). En 2003, il était de 36,8% sur la totalité de l'île. Dans



le graphique ci-dessous, on peut voir que le taux de pauvreté subjective Mindanao est très élevé. En 2003. 79% des individus se considéraient comme pauvres, alors même que 36,8% de la population de la région vivait sous le seuil de pauvreté. On remarque aussi que ce taux est

supérieur à celui de la région de la métropole de Manille (National Capital Region – NCR). Ce qui illustre le fait que la pauvreté se trouve davantage dans les campagnes philippines que dans les villes.

Un auteur, Carlos Bautista, a repris cette étude et a tenté de déterminer le seuil de pauvreté basé sur les estimations subjectives individuelles de la richesse du ménage. Il a utilisé trois déterminants : le revenu actuel du ménage, sa taille et la réponse à la question du revenu minimum dont le ménage aurait besoin.

Il a mis en avant la moyenne pondérée du revenu minimum subjectif nécessaire, pour des ménages de 13 tailles différentes et l'a comparé avec le seuil de pauvreté officiel. Selon l'étude, les ménages estiment qu'en zone rurale ils auraient besoin de 60,65 pesos (99 centimes d'euros) par jour pour vivre. Or, le seuil de pauvreté officiel en 2003 était de 32,19 pesos (53 centimes d'euros). De même, ils ont estimé qu'ils auraient besoin de 87,40 pesos par jour en ville. Mais ici aussi, le seuil de pauvreté officiel est défini à 39,38 pesos.

Que conclure de cela ? D'abord que la pauvreté subjective est importante à prendre en compte. En effet, elle est bien plus élevée que le taux de pauvreté objective, ce qui signifie que si l'on veut réduire la pauvreté il faut d'abord convaincre les pauvres qu'ils ne sont pas pauvres.

Anna Salamat, une SEED du premier batch et entrepreneuse de *Tinta Ni Juan*, connaît bien ce terme de pauvreté. Dès l'école primaire, afin d'avoir les moyens d'étudier, elle avait l'habitude de vendre des légumes et du poissons dans la rue avant d'aller à l'école. Durant ses années de collège et lycée, son grand frère faisait des études d'architecture qui coûtaient cher. Ses parents avaient donc demandé à Anna d'arrêter l'école pour être en mesure de payer les études d'architecture. Alors, elle a dû se débrouiller seule et travailler pour continuer à étudier. Elle s'était engagée en tant que plongeuse dans la cantine de son établissement. Durant l'heure de déjeuner, elle s'occupait donc de nettoyer les plats, avant de repartir en cours. Elle n'avait parfois pas le temps de manger car il fallait qu'elle finisse la vaisselle avant. Et comme ce salaire de plongeuse n'était pas assez élevé, elle s'est engagée en tant qu'aide aux devoirs quatre heures par jour. C'est ainsi qu'elle a expérimenté la pauvreté, tout en réussissant à finir ses études secondaires.

Avant d'intégrer SEED, Anna était timide, elle n'osait pas parler en public. Au lycée, elle avait l'habitude de boire et de fumer. Elle avait un rêve, celui de devenir hôtesse de l'air, mais n'avait jamais pensé qu'elle aurait la possibilité de le poursuivre. Bien sûr, elle a rejoint SEED Philippines pour des raisons financières. Elle avait l'ambition de continuer ses études mais, pour cela, n'avait d'autres choix que d'intégrer une formation courte de manucure ou de technologie. Et cela ne l'intéressait pas, raison pour laquelle elle est venue à la Ferme Enchanté.

Devenir une étudiante SEED l'a fait beaucoup évoluer. Elle travaille aujourd'hui pour une entreprise sociale de la Ferme, appelée MAD Travel (Make A Difference Travel), qui est une entreprise de tourisme social permettant aux touristes de rencontrer les communautés Philippines. C'est donc Anna qui s'occupe aujourd'hui de guider les visiteurs à travers la Ferme et ailleurs dans le pays. Son rêve de devenir hôtesse de l'air a disparu, mais avoir rejoint MAD Travel lui permet de beaucoup voyager, ainsi que de rencontrer d'autres communautés. Et écouter l'histoire de toutes ces personnes la rend « *plus inspirée que jamais* » lorsqu'elle revient à la Ferme.

Elle raconte aujourd'hui son histoire personnelle sans problème. Elle est venue en France en Octobre 2017 avec d'autres personnes de Gawad Kalinga pour partager son expérience dans des universités, dont l'Université de Lyon 2. Maintenant, elle entrevoit « de meilleurs plans pour le futur ».

Anna est l'exemple type de l'étudiante SEED qui a réussi, et des histoires comme celleci il y en a pleins parmi les étudiants. Pour tous les jeunes que j'ai rencontrés, Gawad Kalinga a changé leur vie. Déjà à travers les villages, pour ceux qui habitent dans des communautés GK, et ensuite grâce au programme SEED. Le fait que beaucoup ne gagnent encore pas énormément d'argent, ne veut pas nécessairement dire qu'ils se considèrent toujours pauvres. Johnson Acdang, le créateur de Tribeblends, est toujours considéré comme pauvre par l'Etat, puisqu'il a des difficultés financières, mais pour lui « ce qui rend pauvre est lorsque l'on n'a pas de rêves, lorsque l'on arrête de croire que l'on peut faire quelque chose de bien, lorsque l'on ne pense qu'à soi-même et qu'on ne peut rien faire pour le pays, lorsque l'on ne se considère pas comme un être humain ».

Mais qu'en est-il des étudiants qui ne finissent pas le programme ? Ont-ils réussi eux aussi à se sortir de la pauvreté subjective ?

Comme évoqué dans les chapitres précédents, la création d'une entreprise au bout du cursus n'est pas une fin en soi. J'ai connu un étudiant SEED, Ceasar, qui a arrêté au bout d'un an. En Juin dernier, lorsqu'il est rentré chez lui dans la province de Bicol, il a décidé de ne pas revenir à Bulacan finir le programme. Il ne voulait plus s'éloigner de sa famille. Est-ce donc un échec pour lui ? Il a décidé de continuer ses études dans une autre université de business, près de chez lui. Pour lui, c'est une « université différente mais la même mission ». Avoir intégrer SEED lui a donc permis de se rendre compte qu'il avait le droit d'intégrer des cours à l'université et qu'il le méritait. Malgré le fait qu'il doive rechercher des bourses pour payer l'université, je pense

que SEED lui a redonné de l'espoir. Il n'a pas abandonné l'entrepreneuriat social, ni n'est retombé dans la pauvreté. Il a seulement choisi un autre chemin.

Pour conclure sur ce chapitre, valoriser les pauvres est donc primordial pour les sortir de la pauvreté et les rendre indépendants. Recevoir un don, même régulier, ne suffit pas pour se sortir de la pauvreté, il faut aussi ne plus se considérer comme pauvre. Cet état d'esprit est sur toutes les lèvres des entrepreneurs ou des étudiants de la Ferme, qui savent qu'ils ne s'en sortiront pas s'ils n'en ont pas la motivation et s'ils n'agissent pas eux-mêmes. Avoir eu la possibilité d'intégrer une formation, malgré les faibles moyens financiers de leur famille, leur a permis d'être motivé à agir. Et surtout, l'entrepreneuriat social leur a permis d'avoir une autre vision de la pauvreté, et de comprendre qu'il ne suffit pas pour eux de gagner de l'argent pour vivre. Ils savent que la pauvreté est aussi une mentalité, et qu'ils continueront à être pauvres s'ils ne sortent pas de cet état d'esprit. Grâce à Gawad Kalinga, la grande majorité d'entre eux parlent d'avoir trouvé une famille avec la Ferme. Par cela, ils sont valorisés et ont ainsi les moyens de sortir de cette pauvreté subjective.

Mais il est aussi nécessaire d'avoir un impact sur les autres, notamment en impliquant les parties prenantes dans l'activité de l'entreprise. C'est en tout cas le but des entreprises de la Ferme, appelant leurs parties prenantes des « partenaires ».

## Chapitre 5 : Ce ne sont pas des « fournisseurs » ou des « employés », mais des « partenaires ». Impliquer les pauvres en tant que parties prenantes.

Dans ce chapitre, nous allons évoquer la notion de partenariat, et ainsi montrer la façon dont les pauvres sont impliqués dans les entreprises sociales de la Ferme. En évoquant des exemples, la définition même de « partie prenante » et les travaux de Marie Lisa Dacanay, nous allons voir comment les pauvres sont impliqués dans les entreprises sociales de la Ferme. Et surtout, nous verrons l'impact social que cela a sur eux.

Les entrepreneurs que j'ai rencontrés m'ont pratiquement tous parlé de la même chose : « nos fournisseurs et/ou nos employés sont nos partenaires ». C'est-à-dire que les personnes de la communauté employées dans les entreprises sociales, comme Tita Norma à Red Carpet, sont considérés comme des partenaires. Randy parlait de « community patner » pour évoquer Tita Norma. De même, les fermiers fournisseurs des entreprises sociales sont considérés comme des « partenaires ».

Alors qu'entend-on exactement par « partenariat » ? Au sens de « Business to Business », un partenaire est « une personne, un groupe, une collectivité, un organisme ou une entité avec laquelle on s'associe ou on s'allie pour réaliser une action commune dans une affaire, une entreprise, une négociation ou un projet ».

Par exemple, le partenaire peut apporter à l'entreprise de la marchandise. C'est le cas des agriculteurs, fournisseurs des entreprises de la Ferme. Il peut aussi apporter sa connaissance et son savoir-faire, de la même façon que les personnes de la communauté employées dans les entreprises. En effet, les Titas employées à *Plush And Play* avaient déjà une expertise en couture.

Pour illustrer cela, je vais évoquer l'entreprise sociale *Keso Beso*. En effet, c'est une entreprise qui besoin de lait pour produire, elle a donc besoin de fournisseurs. Elle a été créée par Jeson, MJ et Joven, trois étudiants SEED du batch 3, diplômés en Juin dernier. Ils fabriquent des fromages frais aux herbes, en utilisant du lait de carabao (des vaches philippines). Ils doivent donc s'approvisionner en lait afin de produire. Bulacan, la province de la Ferme Enchanté, est une province qui héberge beaucoup de fermiers propriétaires de carabaos. Il existe donc beaucoup de potentiels fournisseurs de lait. Toutefois, le secteur laitier est très peu développé aux Philippines, 94% des produits laitiers du pays sont importés. Les yaourts sont rares et le fromage, même importé, est industriel et/ou synthétique. Jeson, lorsqu'il était enfant,

n'avait connu que du fromage synthétique. Pour lui, c'était ce que l'on appelait du vrai fromage. Mais c'est en créant *Keso Beso* qu'il a compris que le secteur laitier était bien plus que cela.

Ainsi, les fermiers, dû à un manque de demande car tout est importé et à un manque d'expertise de leur part, ne vendent que très peu de lait. Et souvent, lorsqu'ils en produisent, celui-ci se périme très rapidement car ils n'ont pas le matériel nécessaire à la conservation. Ils utilisent donc les carabaos pour planter du riz ou pour la viande. MJ, qui vient de la province de Bulacan, est chargé de la gestion de l'approvisionnement de *Keso Beso*. C'est lui qui s'occupe de démarcher les propriétaires de carabao afin de se fournir en lait. L'objectif de l'entreprise sociale, en impliquant les fermiers non plus comme des « fournisseurs » mais comme des « partenaires », est surtout d'apprendre aux fermiers que leur lait a de la valeur. Il est important d'en produire aux Philippines car le pays a les moyens de le faire, et cela permettrait de réduire les importations. Cela redonnerait de la valeur aux produits Philippins. L'entreprise, à travers la promotion des produits laitiers aux Philippines, aimerait relocaliser la production dans le pays afin de donner aux fermiers une source de revenu. Sensibiliser les parties prenantes est un élément important de la relation partenariale des entreprises sociales de la Ferme, afin de leur permettre de se sortir eux aussi de la pauvreté.

Parler de « fournisseurs », d'« employés », ou de « partenaires », revient à évoquer la notion de « parties prenantes ». Une partie prenante est définit comme toute partie dont les intérêts sont affectés d'une façon ou d'une autre par les activités de l'entreprise. Ce peut être des consommateurs, des fournisseurs, des financeurs publics, des investisseurs privés, des employés, des bénévoles. Ils peuvent tous être affectés par les décisions de l'entreprise et donc faire partie du groupe des parties prenantes. On peut distinguer les parties prenantes primaires des parties prenantes secondaires. Les premières sont liées directement à l'entreprise, et peuvent avoir des devoirs envers celle-ci. Les deuxièmes ont des liens plus distants avec l'organisation et n'ont pas de responsabilités particulières, mais peuvent avoir des devoirs moraux, comme le fait de ne pas nuire à l'entreprise (Carroll, 1993 ; Gibson, 2000). Les parties prenantes peuvent donc être multiples. Vidal, en 2010, définit l'organisation à multiples parties prenantes en tant qu'« organisation qui promeut les intérêts de plusieurs groupes de parties prenantes ».

Marie-Lisa Dacanay, dans sa thèse « Entreprises sociales et les pauvres : améliorer la théorie de l'entrepreneuriat social et des parties prenantes », montre que, parmi les entreprises sociales, il existe des processus d'engagement des parties prenantes qui visent à influencer l'environnement général de l'entreprise. En essayant de répondre à la question « Peut-on impliquer les pauvres en tant que parties prenantes ? », elle met en avant que, au-delà de la

description du pauvre dans le rôle du travailleur, du fournisseur, du client ou du propriétaire, les entreprises sociales leur permettent d'avoir un rôle transactionnel et transformationnel dans l'entreprise. Et cela leur permet de résoudre ce que Sen appelle le « manque de capabilités ». Dans sa thèse, Dacanay a étudié plusieurs organisations sociales aux Philippines : Alter Trade, Upland Marketing Foundation Inc, National Federation of Cooperatives of Persons with Disability, Tahanang Walang Hagdanan, Lamac Multi-purpose Cooperative et Cordava Multi-purose Cooperative. Elle a identifié que les partenaires pauvres des entreprises telles qu'Alter Trade et Upland Marketing ont été inclus progressivement dans des groupes collaborant avec eux sur la chaîne de valeur. Et elle a identifié au sein des partenaires deux types de rôles : transactionnel et transformationnel. Les services transactionnels et transformations sont liés à « ce que cela coûte aux pauvres de mener à bien ces rôles » (Dacanay, 2012).

Les services transactionnels concernent les activités dans le système de l'entreprise sociale qui sont « nécessaires aux pauvres pour accomplir effectivement et efficacement leur rôle transactionnel de travailleurs, fournisseurs, clients ou propriétaires ». Cela peut concerner la délivrance de prêts, l'explication de nouvelles technologies, ou la mise en place de formations. Ces services sont souvent définis par ce qui est nécessaire à l'entreprise pour effectuer des opérations d'efficacité marketing. Dacanay identifie deux types de services transactionnels : ceux dont des frais sont requis, comme les prêts, et ceux qui n'en ont pas, tels que les formations.

Les services transformationnels, quant à eux, concernent les efforts de développement personnel, tel que le leadership ou la capacité organisationnelle, visant à « aider les pauvres à s'émanciper et à surmonter leur situation de pauvreté en considérant le changement au sein de leur communauté comme un tout ». Ces services sont définis par ce dont les pauvres ont besoin pour devenir des acteurs conscients de leur propre évolution. Ici aussi, il existe deux types de services transformationnels. D'abord, des services individuels, comme les bourses délivrées pour compléter leur formation scolaire. Et ensuite, des services s'adressant à des groupes, tout comme les formations visant à développer le leadership.

Dacanay a identifié deux des organisations étudiées dans lesquelles le changement auprès des pauvres était le plus significatif : Alter Trade et National Federation of Cooperative of Persons with Disability (PWD Fed).

Les services transactionnels à PWD Fed incluaient le développement des compétences des participants dans le but que les travailleurs participent à la présidence de l'entreprise. Quant aux services transformationnels, ils concernaient des formations de développement du leadership, des programmes permettant d'être capable de diversifier ses ressources, d'utiliser des réseaux de connaissances, de promouvoir des initiatives ou encore de développer la communauté.

A Alter Trade, les producteurs étaient activement engagés dans la négociation transparente d'un « prix juste » et dans la mise en place annuelle du planning de la production. L'entreprise, vue par Marie-Lisa Dacanay, aidait ses fournisseurs-partenaires à prendre le contrôle de leur fonction dans la chaîne de valeur, par exemple pour la production de fertilisants organiques ou la gestion du transport des matériaux primaires. Grâce à cela, les producteurs de sucre ont manifesté des changements considérables. Ils se sont par exemple regroupés au sein de fédérations de producteurs au niveau provincial et au sein d'organisation dans leurs communautés. De la même façon, ils étaient plus enclins à mettre leurs efforts au service de la reforestation, du développement d'un système sanitaire, ou de la distribution de services de santé.

Ainsi, les pauvres ne sont pas uniquement impliqués dans l'entreprise en tant que travailleurs, clients ou fournisseurs, mais aussi en tant que associés dans la chaîne de valeur. Le tableau cidessous résume ce que Marie-Lisa Dacanay a identifié au cours de son étude, dans l'organisation Alter Trade.

Table 9.2.a. Roots and Routes of Role Changes among the Poor

Social Enterprise	Roots (Why) of Role Change(s)	Routes (How) of Role Change(s)
Alter Trade	Vision/mission clarification and commitment to close the gap between intended and realized stakeholder engagement strategy  Realization that improved product quality and production efficiency can be realized and threat from armed groups neutralized with organized Balangon growers  Enabling stakeholders: Push and support from solidarity markets and international partners from Europe and Japan resulting from evaluation studies/visits and certification inspections/audit	Transformational services:  Sustainable Agriculture for Sustainable Communities (SASC) Program for sugar farmers  SASC-type program for banana growers instituted at renewal stage Transactional services:  Program to transform sugar farms from conventional to organic  Banana growers development program to ensure market requirements  Foundation as distinct structure to deliver transformational services to sugar farmers (development-renewal stages) and banana growers (renewal stage)  Cooperatives of sugar farmers as mechanisms for planning and implementation of crop and income diversification and community development  NOFTA as mechanism for self-governance, collective action, and advocacy among small producers

Les producteurs de bananes, contrairement aux producteurs de sucre, ont connu une transformation bien moindre. Mais être partenaires d'Alter Trade leur a tout de même permis, pour l'instant, de couvrir les exigences du marché.

Il est évidemment difficile d'étudier la plupart des entreprises sociales de la Ferme de la même façon. En effet, *Keso Beso*, *Frindchips* ou encore *Tinta Ni Juan* n'en sont encore qu'à leur début, et n'ont pas créé pour l'instant de partenariats durables. Toutefois, on peut étudier *Apicuria*, *Bayani Brew* et *Plush And Play*, à une plus petite échelle que l'étude de Dacanay, afin de constater le changement opéré sur les pauvres grâce à leur implication dans l'entreprise. Ce tableau fait un bilan de ce que j'ai pu remarquer au sein de ces entreprises.

L'entreprise	Les parties	Les raisons de l'évolution	Quelles évolutions ?
sociale	prenantes	des pauvres	
	principales		
Apicuria	Les fermiers dans	Sensibilisation des	Protection et utilisation
	la région de Tanay	agriculteurs au bienfaits	des abeilles comme
	(au Sud-Ouest de	des abeilles	polinisateur pour
	Manille)		augmenter la production
		Sensibilisation des	
		agriculteurs aux	Hausse du revenu des
		conséquences néfastes de	producteurs grâce à une
		la déforestation (brûler les	augmentation de la
		collines pour créer des	production
		champs) et à la protection	
		de l'environnement	Utilisation de méthodes
			agricoles protectrices de
		Mis en place de ruches	l'environnement
		près des zones agricoles	
		Mise en place d'une	
		formation au métier	
		d'apiculteur	
Bayani	Les travailleurs de	Procurer aux travailleurs	Obtention d'un revenu
Brew	la structure, qui	un emploi stable	stable et suffisant pour
	fabriquent les jus		leurs besoins
	et les mettent en	Implication des	
	bouteilles	travailleurs dans les	Possibilité d'envoyer les
		expérimentations de	enfants à l'école
		nouveaux jus	
			Valorisation des
			employés en les
			impliquant dans la
			création de nouveaux jus

Plush And	Les Titas qui	Procurer un emploi stable	Obtention d'un revenu
Play	fabriquent les	à ces mères de famille	stable et suffisant pour
	peluches		couvrir leurs besoins et
		Leur donner la possibilité	les besoins de leur
		d'emporter les tissus et	famille
		autres outils de couture	
		afin de leur permettre de	Possibilité d'envoyer les
		travailler chez elles	enfants à l'école (ce qui
			n'est pas le cas pour
		Leur fournir un espace de	certaines autres Titas qui
		travail réservé, situé au	ne travaillent pas à <i>Plush</i>
		sein de la Ferme, à deux	And Play)
		minutes de chez elles,	
		comprenant notamment	Possibilité de garder les
		des machines à coudre	enfants à la maison
			lorsqu'ils sont trop
			jeunes pour aller à
			l'école ou sont malades
			Partage de connaissances
			entre les travailleuses et
			entraide, dû à l'espace de
			travail
			Les enfants jouent avec
			les peluches éducatives
			et non-toxiques

Dans ce tableau, on peut analyser la façon dont les partenaires des entreprises sociales sont engagés. Avec Bayani Brew, au-delà de bénéficier d'un emploi stable, les travailleurs participent à la création de nouveaux jus et à la diversification des produits de l'entreprise. Ils ont ainsi la possibilité de faire entendre leur voix et cela contribue à leur valorisation, étape importante dans le processus de sortie de la pauvreté.

Les parties prenantes et partenaires de ces entreprises sociales de la Ferme sont ainsi impliquées dans la vie de l'entreprise. C'est en écoutant et en identifiant leurs besoins, ce qu'ils font continuellement, que les entrepreneurs ont réussi à avoir un réel impact.

Au-delà de l'entrepreneur né pauvre, comme on l'a évoqué précédemment, il y a donc les pauvres impliqués dans les entreprises sociales, parties prenantes de l'activité. Le fait qu'ils soient des « partenaires » les impactent donc socialement, davantage que le simple fait de gagner un salaire.

#### L'impact social sur les parties prenantes

La notion « avoir un impact » est présent dans l'esprit de chaque entrepreneur. Eux-mêmes en parlent, même si cela est parfois implicite. Johnson, par exemple, achète du curcuma et du gingembre, deux ingrédients phares de son thé, à la mère d'un des étudiants SEED. Elle habite dans une autre province. Ces produits sont moins chers dans sa région que dans la région de la Ferme Enchanté. Mais Johnson a pris naturellement la décision de lui acheter au même prix que celui qu'il paierait s'il les achetait à Bulacan. « *Je voulais que la transaction en vaille le coup* ».

De plus, Johnson parle des « valeurs » de son thé avant de parler d'impact. Pour lui, « un des caractères de Tribeblends est à propos des tribus. Je veux partager la marque de thé avec les tribus, qu'elles viennent du Nord ou d'Igorot (sa tribu d'origine) et montrer que c'est une marque qui prend soin des autres. Et même au-delà des Philippines, je veux offrir la beauté et l'excellence des thés des tribus ». La notion d'impact n'est venue que plus tard dans l'entretien. Le premier impact évoqué explicitement était celui de répandre dans le monde entier et au sein des Philippines le fait que le pays possède des ressources naturelles que l'on peut exploitées « en tant que Philippin », que c'est quelque chose de méritant et de digne. La deuxième notion d'impact faisait référence à l'emploi de personnes des communautés pauvres, qui partageraient les valeurs de l'entreprise. Et puis, au-delà des emplois, Johnson évoque « le nombre de personnes dont la vie serait transformée par l'entreprise : passer de pauvre à non pauvre. Et c'est ce qui me permettrait de mesurer mon succès ».

Bayani Brew a aussi un impact sur d'autres personnes que ses propres employés. En effet, ce ne sont pas les entrepreneurs de cette entreprise qui ont créés les recettes. Ce sont certaines Titas de la communauté de la Ferme qui les ont imaginées. L'une d'elle, Tita Yoli, a créé l'une des formules. Afin de l'utiliser pour sa production, Bayani Brew lui a donc attribué une redevance. Et cela s'est traduit par le fait que, en échange de sa recette, l'entreprise a payé les études universitaires de sa fille.

#### La mesure de l'impact social et/ou environnementale pour convaincre les parties prenantes

Toutefois, il est parfois difficile de convaincre les parties prenantes. Beaucoup demandent un résultat immédiat, qui peut être difficile à prouver pour de jeunes entreprises sociales. Pour cela, la notion de mesure de l'impact social est importante. Comme nous l'avons vu précédemment, elle permet d'abord aux entrepreneurs sociaux de vérifier que leurs objectifs sociaux sont bien poursuivis, voire atteints. Elle permet d'identifier le nombre de personnes affectées directement ou indirectement par l'activité de l'entreprise, et donc de se rendre compte de l'ampleur de l'impact. Ainsi, en vérifiant si les objectifs sont atteints ou non, l'entreprise a la possibilité d'améliorer son activité et de maximiser son impact. Mais, ici, il s'agit aussi aux entreprises de convaincre leurs parties prenantes, notamment externes puisque ce sont les investisseurs et partenaires. Elles sont indispensables au développement de l'organisation si celle-ci veut grandir et impacter davantage de personnes. Il faut donc leur prouver que l'entreprise poursuit bien ses objectifs sociaux et qu'il y a un intérêt à la soutenir.

Ces deux enjeux, c'est-à-dire savoir si les objectifs sont atteints et convaincre les parties prenantes, sont notamment mis en avant par la formulation « Prove and Improve », promut au Royaume-Uni par la New Economy Foundation (NEF).

Les entrepreneurs sociaux de la Ferme Enchanté ne disposent pas pour l'instant d'outils leur permettant de mesurer l'impact de leur entreprise sociale, ou du moins cette mesure reste très subjective. Toutefois, malgré l'absence de chiffres, il est nécessaire pour eux de convaincre les personnes avec lesquelles ils vont travailler. Un des fermiers de la province de Bulacan, en répondant aux questions de *Keso Beso*, leur a fait comprendre que s'ils voulaient travailler avec lui, il fallait qu'ils lui achètent ses 15 litres de lait par jour. Ce qui est beaucoup trop pour la petite entreprise actuelle! Néanmoins, ce fermier connait la Ferme Enchanté et est prêt à travailler avec eux lorsqu'ils auront consolidé leur activité. Il est déjà convaincu par la vision de Gawad Kalinga et l'intérêt des objectifs de *Keso Beso*.

Theodore, qui a créé *Apicuria*, a dû déplacer ses ruches en dehors de la Ferme à cause d'insectes tueurs d'abeilles. Il est alors allé dans la province de Tanay, afin de trouver un autre emplacement. Il a été choqué par les fermiers qui brûlaient le flan des collines afin de gagner quelques hectares de plantations. Il a alors décidé de sensibiliser ces fermiers à la protection de la nature. En effet, Theodore l'illustre en disant « si tu mets des abeilles près d'un champ de noix de coco, cela triplera la production. Dans la province de Tanay, il y a des arbres de Ramboutan (une espèce de litchi poilue), mais aucune fleur ne fleurissait. Jusqu'à ce que mes

abeilles arrivent ». Toutefois, cela est difficile et long de convaincre des producteurs, car ils ont besoin de solutions rapides. C'est pour cette raison qu'ils brûlent les collines pour en faire des champs. Alors, Theodore a commencé par installer une ruche près d'une des fermes, en toute discrétion. Après un an, le fermier avait augmenté sa production considérablement, grâce aux abeilles. Et c'est à ce moment-là que Théodore lui a expliqué la présence de sa ruche, et qu'il a convaincu ce producteur. Son but est de prouver le bénéfice des abeilles auprès des agriculteurs, ce qu'il continue à faire discussions après discussions, et ainsi de former de nouveaux apiculteurs. Depuis, *Apicuria* compte plusieurs fermiers en tant que partenaires.

Pour conclure sur ce chapitre, le terme de « partenaire » est très important dans le discours des entrepreneurs sociaux que j'ai rencontré. Leur objectif est d'impliquer leurs parties prenantes de façon plus conséquente que le seul fait de les employer ou de leur acheter leurs produits. Cela crée ainsi des impacts sociaux, ce qui est le but principal d'une entreprise sociale. L'entreprise sociale, par ses objectifs, peut donc créer un impact sur la communauté et contribue donc à la réduction de la communauté. Mais, dans le cas de la Ferme Enchanté de Gawad Kalinga, ce ne sont pas de traditionnels entrepreneurs. Ce ne sont pas des individus quelcomques, souvent issus de pays occidentaux, qui créent une entreprise afin de répondre à un besoin. Ce sont les pauvres eux-mêmes qui agissent pour répondre à leurs besoins. Est-ce alors la bonne solution pour éradiquer la pauvreté ?

### Chapitre 6 : Permettre aux pauvres de devenir des entrepreneurs sociaux, est-ce la bonne solution pour éradiquer la pauvreté ?

Dans ce dernier chapitre, nous évoquerons l'impact global de l'entrepreneuriat social sur les étudiants SEED. Est-ce qu'étudier ce domaine ou créer sa propre entreprise a changé leur vie ? Puis, plus encore, nous aborderons la notion de « piège de la pauvreté ». Nous verrons s'il existe ou pas. Et, si oui, nous verrons si les entrepreneurs sont piégés dans la pauvreté, ou si l'entrepreneuriat social leur a au contraire permis de se sortir de ce piège.

Lorsque l'on cherche « entrepreneurs sociaux » ou « social entrepreneurs » sur internet, on découvre divers articles tels que « Les 6 entrepreneurs sociaux à suivre » ou « The 10 most successful social entrepreneurs ». Mais lorsque l'on parcoure ces articles, on découvre des entrepreneurs sociaux occidentaux, qui n'ont apparemment pas connu la pauvreté et ont décidé de répondre à un besoin de manière innovateur. Les entreprises sociales créées par des pauvres, on n'en parle pas beaucoup. Est-ce parce que cela n'existe pas ? Manifestement non, car il y a les entrepreneurs autour desquels tourne ce mémoire. Alors, est-ce parce que cela n'est pas une bonne solution ? Ou juste parce que l'on n'a pas encore réfléchi à l'idée ?

Au cours de mes six mois à la Ferme Enchanté, j'ai passé beaucoup de temps avec les SEED. Et j'ai pu remarquer qu'ils ont considérablement évolué. Les étudiants qui étaient des freshmens (en première année) lorsque je suis arrivée, sont maintenant des sophomores (en deuxième année), et ce passage entre deux niveaux s'est fortement ressentit. En effet, fin Mai, ils ont eu la possibilité de rentrer dans leur famille pour un mois. Ils avaient pour devoir de mettre au point la chaîne de valeur du secteur économique qu'ils avaient choisi, sur laquelle ils avaient travaillé toute l'année. Par exemple, une des étudiantes, Donnalyn, a choisi durant sa première année de travailler sur le secteur de la production d'épices. En effet, dans sa province de Nueva Ecijas, il existe de nombreux producteurs de curcuma. Durant son séjour dans sa province, elle avait donc pour mission d'aller rencontrer ces producteurs, de leur parler de son projet d'entreprise, et d'identifier leurs besoins pour y répondre. En dehors des devoirs, ce mois de vacances leur permettait de se ressourcer et de passer du temps dans leur famille. Lorsque ces étudiants sont revenus, le changement en eux a été incontestable. Ils montrent désormais bien plus d'assurance et de maturité qu'auparavant. Cela a été notamment le cas pour l'un d'eux. Lors de mon arrivée, il était très timide et, sans nous ignorer pour autant, n'osait parler aux stagiaires internationaux que très peu. Depuis, en quelques mois, il s'est considérablement affirmé et s'exprime davantage.

De la même façon, Jay-Ar, dont j'ai parlé précédemment et qui aimerait monter une entreprise d'élevage de canards, a eu pour mission d'étudier le marché économique des canards dans sa région. Avec une autre stagiaire, nous avions étudié avec lui les différentes questions qu'il pourrait poser aux vendeurs de viandes dans la ville la plus proche, afin de connaître les potentiels concurrents ou de savoir pourquoi il n'y a pas de viande de canard sur les stands. Durant la première interview, nous l'avons aiguillé sur les questions à poser. Mais au bout de deux entretiens, Jay-Ar se débrouillait seul et faisait son enquête sans notre aide. Il est même revenu de sa propre initiative poser de nouvelles questions à un vendeur, car il avait de nouvelles interrogations. Il est l'exemple d'un SEED qui possède toute la motivation qu'il faut, et qui a juste besoin de certaines clés afin de réaliser son projet. Alors pourquoi un pauvre ne pourrait-il pas créer son entreprise sociale sous prétexte qu'il est pauvre ?

L'entrepreneuriat social aurait donc une bonne influence sur eux. Cela leur permettrait de se développer personnellement, mais aussi de les motiver. Et plus ils sont motivés à monter leur entreprise sociale, plus ils toucheront de personnes en répondant à leurs besoins.

Quand on parle d'entrepreneuriat social, on parle nécessairement de business. C'est faire en sorte que le profit soit avantageux aux pauvres. D'ailleurs, en anglais, on parle beaucoup de « social business » pour définir l'entrepreneuriat social.

Le rôle du business dans l'éradication de la pauvreté est donc important, et Marie-Lisa Dacanay s'est penchée sur cette question en répertoriant les opinions et mouvements existants. Notamment, une proposition qui fait le plus débat est celle pour les entreprises « d'apprendre à servir les pauvres du bas de la pyramide en tant que clients ». Cela signifie de percevoir la pauvreté en tant qu'opportunité économique, afin d'engager les pauvres comme des producteurs ou consommateurs. Les besoins des pauvres ne peuvent pas être complètement séparés du monde des affaires, et le fait de les associer pourrait être bénéfique pour chacun. Cela est notamment mis en avant par la Banque Mondiale. En effet, elle avance qu'une augmentation du commerce dans un pays en développement coïncide avec une diminution de la pauvreté. Les pays en développement représentent maintenant la moitié du commerce mondial et le nombre de personnes vivant dans l'extrême pauvreté a été divisé par deux depuis les années 1990. Et le commerce n'est pas seulement important dans la contribution à la hausse de la croissance, mais aussi car il a la capacité à surmonter les contraintes dont font face les plus pauvres.

Cette vision de la pauvreté peut être illustrée par des initiatives de microfinance, qui œuvrent pour soutenir les pauvres, personnes exclues du monde financier, dans leur projet. Le

microcrédit est « un dispositif qui consiste à prêter de faibles sommes d'argent à des personnes n'ayant pas accès au système bancaire classique. Ces dernières ne disposent pas de garanties réelles, d'un apport personnel suffisant, et le montant dont elles ont besoin est trop faible pour intéresser les banques » (Entrepreneurs du Monde). Il est facile de trouver des « success stories » sur les sites internet des Institutions de Micro Finance (IMF). C'est par exemple l'histoire de Lucia Margarita Pacajoj Ticum, au Guatemala. Elle vit dans une ville célèbre pour sa culture traditionnelle amérindienne Maya, et a remarqué que les touristes, qui viennent de plus en plus nombreux, recherchent des produits authentiques et traditionnels du pays. Elle a alors commencé à créer des petits souvenirs tels que des carnets, magnets, et pochettes. Mais cela ne suffisait pas à subvenir aux besoins de sa famille. Elle a alors bénéficié d'un microcrédit délivré par l'organisation FINCA, d'un montant de 15 000 quetzales (environ 2000 dollars). Avec l'argent, elle a pu acheter du matériel en vrac, et ajouter à son magasin des sacs à dos, pantalons, et couettes. Et puis, elle a pu embaucher deux employés pour la fabrication et acheter deux machines à coudre. Ainsi, grâce au prêt, elle a pu faire grossir son entreprise et rapporter un revenu plus important pour sa famille. Elle a désormais eu l'opportunité de faire cimenter le sol de sa maison, d'installer l'électricité et l'eau courante, et de fournir à ses enfants de meilleurs vêtements.

Bien sûr, le microcrédit a aussi des failles. En effet, certains bénéficiaires, voyant que cela peut être facile, peuvent solliciter plusieurs crédits alors qu'ils n'ont pas la capacité de les rembourser. De la même façon, certaines institutions de microfinance peuvent oublier le but principal de leur organisation et octroyer un maximum de microcrédits sans assurer de suivi par la suite. Mais le microcrédit montre néanmoins que les pauvres sont aussi des entrepreneurs qui peuvent réussir. Et il en existe beaucoup dans le monde.

#### Le piège de la pauvreté existe-t-il?

Affirmer que les pauvres peuvent réussir dans la vie et monter leur entreprise reviendrait donc à affirmer que le piège de la pauvreté n'existe pas, car autrement, les pauvres resteraient des pauvres. Alors, est-ce réellement le cas ?

Le piège de la pauvreté est un mécanisme qui fait que les pauvres ont beaucoup de difficultés à sortir de la pauvreté. Il se crée lorsqu'un système économique a besoin d'un montant signifiant de capital, sous diverses formes, afin de sortir de la pauvreté. Plusieurs facteurs peuvent créer ce piège, tels qu'un accès limité au crédit ou au marché, une dégradation environnementale détruisant les productions, la corruption, un système éducatif peu développé, un manque de

services de santé, la guerre, des infrastructures insalubres, etc. De plus, lorsqu'un individu manque de capital, cela peut être compliqué pour lui d'en trouver, et il peut donc se créer un cercle vicieux de pauvreté.

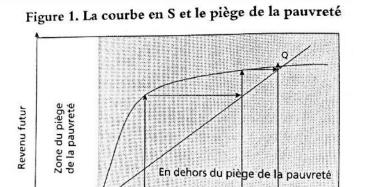
Afin d'échapper à ce piège de la pauvreté, les individus doivent recevoir une aide suffisante pour amasser le capital nécessaire et enfin surmonter la pauvreté. Cela pourrait expliquer pourquoi certains programmes d'aides sont inefficaces, car ils n'apportent pas le soutien nécessaire à la sortie de la pauvreté. Les bénéficiaires restent donc dépendants et régressent même lorsque l'aide est arrêtée. Je me rappelle du témoignage d'une ancienne employée de Médecin du Monde, qui racontait qu'une organisation non gouvernementale (ONG) était venue dans un village en Amérique du Sud, afin de leur fournir du matériel de menuiserie. Le but était de leur donner de meilleures machines afin que les habitants travaillent plus efficacement, et ainsi aient un meilleur revenu. Néanmoins, aucun programme de formation n'avait été mis en place, et les villageois se sont retrouvés avec du matériel de menuiserie qu'ils ne savaient pas utiliser. Ainsi, beaucoup d'individus se sont blessés en voulant utiliser les machines. Et cellesci ont donc été laissées à l'abandon. Sans pouvoir utiliser les machines, les bénéficiaires de l'ONG n'ont pas eu les moyens de se sortir de ce piège de la pauvreté.

Les pays pauvres sont pris dans le piège de la pauvreté car ils ne sont pas capables de dépasser un seuil spécifique de niveau de production par tête. Au contraire, les nations développées ont bénéficié d'une injection massive et vaste de capital, ce qui leur a permis de surmonter ce seuil et de « décoller ». Et c'est ce qu'on appelle le « Big Push » : un investissement massif en capital ou un effondrement démographique qui élève les nations à un niveau stable. Et les nations qui n'ont pas connu ce « Big Push » restent bloquées dans ce piège de la pauvreté.

Cependant, il y a débat sur l'existence du piège de la pauvreté. D'un côté, il y a des économistes tels que Jeffrey Sachs qui défendent l'idée que ce piège est bien réel. Pour Sachs, « le problème clé des pays les plus pauvres est que la pauvreté en elle-même peut être un piège ». Il argumente en disant que dans le cas de l'extrême pauvreté, les pauvres n'ont pas la possibilité par euxmêmes de sortir de ce « désordre ». Les villages pauvres « manquent de camions, de routes pavées, de générateur d'électricité, de canaux d'irrigation. Le capital humain est bas, la faim et les maladies sont présentes, et les habitants s'efforcent de survivre ». Dans ces conditions, pour Sachs, le besoin de ces individus est de bénéficier de plus de capital, mais cela requière aussi de faire des économies. Or, lorsque des individus sont pauvres et complètement démunis, ils ont besoin de davantage de capital dans le seul but de survivre. Et dans ce cas, il n'est pas

possible d'utiliser une partie du revenu pour investir dans le futur. Mais, de manière générale, les pauvres ont le potentiel nécessaire pour devenir riches, et ont juste besoin d'un « *coup de main* » pour réussir.

Le graphique ci-dessous montre l'existence du piège de la pauvreté, représenté par Esther Duflo et Abhijit Banerjee. Le revenu actuel d'un individu influencera son revenu futur. Il détermine



Revenu actuel

ce qu'il a dépensé à un instant *t*, pour manger, se soigner, se former ou envoyer ses enfants à l'école, investir dans son entreprise ou son exploitation, etc. Tout cela déterminera le revenu futur de l'individu.

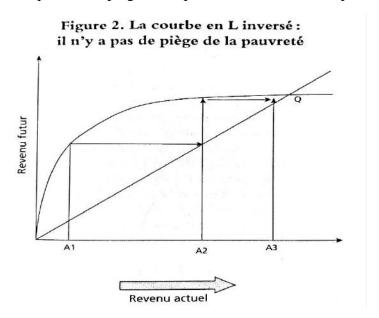
Comme le montre le graphique, cette courbe est plate au début, puis augmente très rapidement pour enfin stagner de nouveau.

La droite représente le revenu actuel, qui est égal au revenu futur.

Dans le cadre du piège de la pauvreté, que l'on aperçoit à gauche du graphique, le revenu futur est plus bas que le revenu actuel. Pour ceux qui commencent de la zone du piège de la pauvreté, leurs revenus diminueront de plus en plus jusqu'à arriver au point N, dans le piège de la pauvreté. Si le revenu actuel commence au point A1, il finira ensuite au point A2, puis au point A3. En effet, il a diminué car le revenu futur est inférieur au revenu actuel. Au contraire, lorsqu'un individu commence en dehors du piège de la pauvreté, son revenu futur est toujours supérieur à son revenu actuel.

Toutefois, d'autres économistes ne croient pas à ce « piège de la pauvreté ». C'est le cas par

exemple de l'économiste néolibéral William Easterly. Selon lui, la pauvreté n'est pas une condition permanente. Les pays pauvres ne sont pas voués à rester pauvres, car remarque que des pays auparavant pauvres sont aujourd'hui riches. Pour les défenseurs de la non-existence du piège de la pauvreté, comme on le voit sur ce graphique, les pauvres ont un revenu futur supérieur à leur revenu actuel, jusqu'à ce qu'il



Source : Repenser la pauvreté, Abhijit V. Banerjee et Esther Duflo, 2011

se stabilise. Les pauvres deviennent donc plus riches au fil du temps, même si leur revenu n'est pas très élevé. Ainsi, pour Easterly, l'aide au développement dont bénéficie les pays pauvres est inutile, puisqu'ils arriveront quoi qu'il en soit au même point que les autres pays.

Qu'en est-il des pauvres vivant à la Ferme Enchanté de Gawad Kalinga? Sont-ils piégés dans la pauvreté? Et s'ils l'étaient, comment s'en sont-ils sortis?

Prenons l'histoire de Danilo Ablen, le créateur de l'entreprise *OhGK!*. Parmi tous les entrepreneurs que j'ai rencontrés, il est pour moi celui qui est parti de plus loin. En effet, avant de connaître Gawad Kalinga et d'intégrer une communauté, sa famille vivait sous un pont, dans une maison délabrée de quelques mètres carrés constituée de morceaux de tôle et de bois. La description qu'il m'en a faite m'a rappelée la fois où je me rendais dans un parc d'attraction, avec des stagiaires japonais, et durant laquelle j'avais pu apercevoir une maison vétuste sous un pont de l'autoroute. Je me suis demandé à ce moment-là si des personnes vivaient vraiment à l'intérieur, et je pense aujourd'hui que la réponse était oui. Je ne pense pas que l'on puisse se rendre compte de cette extrême pauvreté avant d'y être réellement confronté. A huit ans, Danilo avait l'habitude de fouiller dans les poubelles ou de récupérer les restes de nourriture des restaurants. Durant l'entretien, il disait « les gens pensent que nous sommes piégés. Et c'est ainsi que je le ressentais ». Il a naturellement évoqué cette notion de piège de la pauvreté. Et pour illustrer cela, il expliquait « Les gens avaient l'habitude de m'éviter parce qu'ils avaient peur que je leur vole quelque chose, que je leur fasse du mal. Mais leur comportement ne

m'aidait pas à devenir une meilleure personne. Au contraire, tous ces jugements me rendaient pire ». Ce qui l'a amené à croire ce que les gens disaient sur lui. Il croyait qu'il n'était pas humain, qu'il était un animal, qu'il était un déchet. Et cela n'aide certainement pas à sortir du piège de la pauvreté.

Danilo a quatre frères et sœurs. L'un d'entre eux a aussi suivi le programme SEED Philippines. Deux autres, en revanche, sont morts jeunes. Sa petite sœur était atteinte d'une leucémie, et a passé six mois dans un hôpital. C'est à ce moment-là que la famille de Danilo a connu Gawad Kalinga. En effet, le prêtre de l'établissement hospitalier, et les rencontrant puis en voyant les conditions de vie dans lesquelles ils vivaient, a envoyé une lettre à Tony Meloto. C'est ainsi que la famille Ablen a pu bénéficier d'une maison, au sein de ce qui deviendra plus tard la Ferme Enchanté. Ce « Big Push » évoqué précédemment est, dans le cas de Danilo et de sa famille, de leur procurer une maison décente. Et il s'agit bien d'un « investissement massif », puisque l'on ne parle pas d'un don de quelques pesos philippins, mais d'un vrai bâtiment en brique et d'un cadre de vie sain. Et c'est quelque chose que la famille de Danilo n'aurait jamais pu s'offrir.

La piège de la pauvreté peut donc exister tant qu'un individu ne bénéficie pas d'un « coup de main » suffisant pour se sortir de la pauvreté. A Quezon City, ville limitrophe au Nord-Ouest de Manille, il existe plusieurs communauté GK, dont une en particulier que j'ai eu l'occasion de bien connaître.

Elle a été créée il y a deux ans. Auparavant, un bidonville se situait sur ce terrain vague. Le propriétaire, un jeune étudiant, acceptait qu'ils « squattent » le lieu. Lorsque quelques personnes du bidonville ont entendu parler de Gawad Kalinga, ils se sont regroupés et ont décidé de racheter le terrain afin d'y construire les maisons colorées, symbole de GK. Ils ont

alors contacté le propriétaire, surpris, qui leur a d'abord demandé avec quel argent ils allaient acheter la surface. Et puis, après négociation, celui-ci a accepté et défini un prix pour lequel il serait prêt à céder le domaine. Au bout de quelques mois, avec l'aide de Gawad Kalinga, ils ont réussi à racheter la parcelle. Le propriétaire a été très surpris qu'ils aient obtenu la somme si



rapidement. Mais il a finalement concédé à la leur vendre. Aujourd'hui, ce « terrain vague » est méconnaissable! Il est difficile de croire que ce n'était qu'un squat quelques années auparavant. Lorsqu'ils eurent trouvé un partenaire, Samsung, ils ont pu commencer à construire leurs maisons. Aujourd'hui, environ une centaine de familles vit dans ce village Gawad Kalinga. Actuellement, une dizaine de nouvelles maisons sont en construction. Lorsque l'on rentre dans une des maisons les plus « riches » du village, la pauvreté ne se perçoit absolument pas. Ces familles disposent d'un étage, ce qui résulte à une surface totale de 50m² habitables. Ils possèdent un grand canapé, une télévision haute définition, un dressing, assez de lits pour toute la famille, une cuisine bien équipée, un revêtement sur le sol et beaucoup de jeux pour les enfants.

Ces deux exemples montrent bien qu'il est possible de se sortir de la pauvreté, de se sortir du piège de la pauvreté, mais qu'il est nécessaire pour cela de recevoir une aide assez conséquente. En revanche, cela dépend aussi de la motivation et de l'état d'esprit du bénéficiaire. Il y a un étudiant SEED qui a aujourd'hui arrêté. Plus précisément, il a été renvoyé de l'école car il n'allait jamais en cours, ne venait jamais aux examens, et passer son temps à fumer et à boire. Pourtant, en discutant avec lui, on pouvait apercevoir tout le potentiel qu'il avait en lui. Il a laissé une opportunité s'échapper à cause de son manque de motivation.

Alors, s'il est possible de se sortir de la pauvreté, en quoi l'entrepreneuriat social est une bonne solution pour atteindre ce but ?

Tony Meloto aurait pu créer une école afin d'apprendre aux jeunes à créer une entreprise classique, ou même simplement leur apprendre à trouver un emploi. Mais il a décidé de leur enseigner l'entrepreneuriat social.

Vincent Tatel est un étudiant SEED, issu de la communauté de la Ferme Enchanté. Il élève des poulets au sein de l'entreprise *Free Bird*. Tony Meloto raconte, qu'un jour, Vincent fut présent pour s'occuper des poulets tôt le matin, alors qu'il revenait de France la veille. Il y a passé deux semaines et a fait le tour des universités afin de partager la vision de Gawad Kalinga avec les étudiants français. Ce matin-là, motivé, il était présent aux poulaillers, créant des mixtures de grains et de jus pour les nourrir, sans signe de fatigue ou de décalage horaire. Vincent est le fils de Tito Jun, un ancien collecteur de déchets et habitant d'une petite cabane dans la région de Bulacan. Lorsque Tony Meloto est venu visiter le village Gawad Kalinga avant d'y installer les infrastructures de la Ferme, Vincent avait douze ans. Tony Meloto expliquait qu'« *il avait l'habitude de collecter du bois pour se chauffer et de voler notre pastèque* ». Depuis, l'évolution

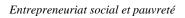
de Vincent est flagrante. Il a eu l'occasion de partager son histoire en France, et l'a fait avec assurance.

C'est le but premier de SEED Philippines : donner des opportunités à des jeunes qui n'en ont pas. A travers l'entrepreneuriat social, cela signifie aussi donner un sens au travail de ces jeunes. Et cela réussi, comme le montrent les témoignages de tous ces entrepreneurs sociaux. Ils savent que leur but est de contribuer à éradiquer la pauvreté aux Philippines, et qu'ils y participent déjà. Mais l'objectif d'une entreprise sociale est aussi de répondre à un besoin social. Que ce soit un pauvre qui réponde à un besoin social, ou un riche qui y réponde, cela ne fait pas de différence. C'est l'impact social sur les communautés qui est important. C'est savoir combien de personnes sont touchées par les activités, et comment. Et puis, l'entrepreneuriat social est vaste. Il peut toucher des secteurs tels que l'alimentation, la culture, la santé, l'agriculture ou encore l'environnement. Ce qui donne de nombreuses opportunités aux étudiants.

Pour les entrepreneurs que j'ai rencontrés, l'entrepreneuriat social est bien sûr un bon moyen d'éradiquer la pauvreté. A la question « Penses-tu que l'entrepreneuriat social est le meilleur moyen d'éradiquer la pauvreté ? », ils m'ont tous répondu que ce n'était peut-être pas le « meilleur » moyen, mais que c'était un des moyens que l'on peut utiliser pour réduire la pauvreté. Johnson disait même, tout comme Angelica, « lorsque Human Nature a commencé son activité à la Ferme Enchanté, c'était une minuscule entreprise. Huit ans après, autrement dit aujourd'hui, c'est une grande entreprise. Elle a peut-être été créée par une seule personne, mais elle appartient à tous les producteurs qui travaillent avec elle ».

Pour conclure sur ce chapitre, l'entrepreneuriat social développé par les pauvres n'est pas si différent de l'entrepreneuriat social que les riches développent. Si le piège de la pauvreté existe, il est aussi possible d'en sortir. Ainsi, les pauvres ont aussi les moyens de créer leur entreprise, si on leur en donne les clés. Et cela a d'autant plus d'importance puisque leur but est de contribuer à réduire la pauvreté dans leur pays. En effet, les étudiants savent qu'ils auront non seulement un impact sur eux-mêmes, qu'ils ne seront plus pauvres, mais aussi un impact sur leur communauté. Et savoir qu'ils contribueront à réduire la pauvreté dans leur pays les motivent encore plus à agir. De cette façon, l'entrepreneuriat social est un moyen pour réduire la pauvreté.

Pour Tony Meloto, « les pauvres ont peut-être de petites poches, mais ils n'ont pas de petits cerveaux. Ils peuvent avoir de grands rêves ».



Camille Hammerschmidt

# **Conclusion**

La pauvreté aux Philippines n'a décliné que marginalement entre 2006 et 2012, malgré une bonne croissance économique. Selon la Banque Mondiale, plusieurs raisons peuvent l'expliquer. Tout d'abord, un lent rythme de croissance du revenu par habitant. En effet, ce revenu par habitant a augmenté d'environ 1,6% par an entre 2006 et 2015, et ce, surtout pour les 40% les plus riches. Seulement une petite partie de la population a pu accéder à la classe moyenne et 10% des Philippins restent vulnérables au risque de tomber dans la pauvreté. Deuxièmement, la part de l'agriculture dans le PIB n'était en moyenne que de 0,2 point de pourcentage sur la période, alors que le secteur emploie la majorité des personnes pauvres. Et la réallocation des ressources vers les secteurs plus productifs, tels que le secteur industriel, a été relativement limitée, ce qui empêche la réduction de la pauvreté. Troisièmement, les inégalités de revenu et de richesse sont fortes dans le pays. Effectivement, le coefficient de Gini varie de 44 à 47% sur la période. Enfin, les catastrophes naturelles et conflits expliquent aussi le lent déclin de la pauvreté. En effet, les régions affectées ont un niveau de vie plus bas que les autres, et sont davantage touchées par la pauvreté. Les régions les plus pauvres sont aussi les plus agricoles, disposant donc de moins de ressources pour faire face aux catastrophes naturelles.

Pour contribuer à éradiquer la pauvreté, l'organisation philippine Gawad Kalinga a créé une université accueillant les jeunes issus de familles pauvres afin de leur apprendre l'entrepreneuriat social. L'objectif est de les inciter à créer une entreprise qui non seulement leur fournira un revenu, mais aussi aidera leur communauté.

L'entrepreneuriat social aux Philippines est peu développé, mais de plus en plus de personnes s'y intéressent. On peut dire que la Ferme Enchanté est précurseur dans ce domaine. En effet, permettre à des jeunes issus de familles pauvres de devenir des entrepreneurs sociaux n'a certainement jamais été tenté dans le pays. Ils doivent donc ensemble construire cet univers auquel ils croient.

Aujourd'hui, de nombreux entrepreneurs ont créé leur entreprise sociale à la Ferme Enchanté, notamment parmi les étudiants issus de SEED Philippines, avec l'objectif d'impliquer des personnes pauvres dans leurs activités afin de leur offrir un emploi et un salaire stable. Mais aussi de promouvoir l'entrepreneuriat social au niveau national. Pour eux, le but est de redonner de la dignité aux pauvres afin d'améliorer leurs conditions de vie. Pour cela, l'idée est de les impliquer en tant qu'acteurs de l'entreprise et de leur redonner une voix. C'est ainsi que ces

entrepreneurs évoquent des partenaires avant même de parler d'employés ou de fournisseurs. Impliquer directement les parties prenantes dans la vie de l'entreprise permet de les valoriser, et contribue ainsi à réduire leur pauvreté lorsqu'elles sont issues d'un milieu pauvre.

Mais avant même d'avoir eu un effet sur les communautés, ces entreprises ont déjà un impact positif sur leurs créateurs. En effet, beaucoup sont issus de milieux défavorisés, et, en recevant l'aide de Gawad Kalinga, ils ont réussi à se sortir de cette pauvreté subjective. La valorisation des pauvres est donc primordiale à la sortie de la pauvreté. La mentalité des jeunes entrepreneurs a beaucoup changé depuis qu'ils ont intégré l'organisation. Aucun se considèrent aujourd'hui comme pauvres alors qu'ils ne touchent presque pas de salaire.

Toutefois, beaucoup d'entreprises de la Ferme n'ont pas encore d'impact réel. Les retombées monétaires, même si elles sont présentes, restent moindre. De plus, les structures n'impliquent pas de personnes pauvres dans leur production ni ne créent des produits pour les pauvres. Inciter les étudiants à créer leur entreprise peut les pousser à ce qu'ils le fassent sans vraiment comprendre la notion d'impact ou d'objectif social. Pourquoi alors créer une entreprise sociale si c'est juste pour en avoir le statut ?

Je ne considère pas aujourd'hui que la plupart des entreprises de la Ferme soient réellement sociales. J'avais peur que tous ces entrepreneurs ne créassent leur entreprise sociale uniquement dans le but d'en fonder une. J'avais peur que ce terme ne soit utilisé seulement parce qu'il était attractif : parce qu'il est évoqué en Occident et que Tony Meloto, l'ayant découvert, a décidé que cela « sonnerait » bien : « Gawad Kalinga, un incubateur d'entreprises sociales ». Mais j'ai découvert que, derrière ce terme, il y a tout un groupe de jeunes qui a l'envie de s'engager pour leur pays et de contribuer à éradiquer la pauvreté. Ce n'est qu'une question de temps pour que ces entrepreneurs n'atteignent leur but et ait un réel impact social.

Je ne pense pas que l'on peut comprendre la pauvreté si on ne l'a pas vécue. Ni en l'étudiant uniquement à travers des livres ou des reportages. En revanche, on peut apprendre à la connaître en discutant avec ceux qui l'ont expérimentée. Et c'est ce que j'ai appris aux Philippines. Ce stage a fait bien sûr l'objet de recherches et de réflexion, mais il a aussi été l'objet de rencontres. Car la réalité, c'est ce que vivent ces personnes que j'ai rencontrées.

Ce mémoire relève des limites, déjà car la Ferme est en constante évolution. En effet, Tony Meloto s'est retiré de l'ONG il y a un an, pour raison de santé. Je me suis rendu compte que

Camille Hammerschmidt

beaucoup se référaient à lui lorsqu'il était là, et sont aujourd'hui perdus quant à l'avenir de la

Ferme. Il semblerait que Tony Meloto ait eu des difficultés à déléguer les tâches. De plus, d'ici

la fin de l'année, la Ferme va perdre de nombreux hectares de terrain. En effet, les propriétaires

ont décidé de ne pas renouveler le bail et de vendre le terrain à un prix qui n'est pas abordable

pour l'ONG. La Ferme Enchanté doit donc changer très rapidement, alors est-ce une bonne

chose? Ne vaut-il pas mieux prendre son temps? Et en même temps, comment prendre son

temps lorsque l'on sait qu'il s'agit de personnes humaines, qui ont besoin de sortir de la

pauvreté immédiatement ?

Entrepreneuriat social et pauvreté

Quelles seraient alors les solutions ? Les entreprises sociales, tout comme la Ferme elle-même,

ont besoin d'améliorations. Elles ont besoin de grandir, de monter les niveaux. Il serait alors

intéressant de proposer des pistes de réflexion et des suggestions aux entrepreneurs sociaux.

J'ai annoncé précédemment que je ne considérais pas la plupart des entreprises sociales de la

Ferme comme que vraies entreprises sociales. Il y a en effet beaucoup de travail à faire pour

que celles-ci aient davantage d'impact, mais aussi pour que celles-ci gagnent en visibilité auprès

des consommateurs. Ce constat est tout à fait normal puisque ces entreprises sont très récentes,

mais elles ont un potentiel énorme qui reste à développer. Il serait alors très intéressant de

travailler avec les entrepreneurs afin d'étudier les solutions possibles pour faire grandir leurs

projets.

Walang Iwanan! No Left Behind!

78

# **Bibliographie**

## **Ouvrages**

BANERJEE, Abhijit, DUFLO, Esther, *Repenser la pauvreté*, Points, 2014, 464 pages. (Points Essais)

DACANAY, Marie Lisa, *Social enterprises and the poor: transforming wealth*, Marie Lisa M. Dacanay, Quezon City: Marie Lisa M. Dacanay and Institute for Social Entrepreneurship in Asia, 2013.

GRAHAM, Thomas, *La richesse des pauvres : l'extraodinaire expérience de Tony Meloto et de son ONG Gawad Kalinga*, Rue Echiquier, 2015, 256 pages.

MELOTO, Tony, Builder of dreams, Gawad Kalinga, 2009

SACHS, Jeffrey, *The End of Poverty*, Penguin Books, 2005, 448 pages.

## Articles de revue

LASIDA, Elena, et al. La pauvreté : une approche socio-économique. Entretien avec Jean-Luc Dubois. *Transversalités*, 2009/3, n° 111, p. 35-47.

LOLLIVIER, Stéfan. La pauvreté : définitions et mesures. *Regards croisés sur l'économie*, 2008/2, n° 4, p. 21-29.

MERCIER, Lucie. La pauvreté : phénomène complexe et multidimensionnel. *Service social*, 1995, vol. 44 n°3, p. 7–27

STIEVENART, Emeline, PACHE, Anne-Claire. Evaluer l'impact social d'une entreprise sociale : points de repère. *Revue internationale de l'économie sociale (RECMA)*, 2014, n°331, p. 76–92.

BAUTISTA, Carlos C. Subjective poverty thresholds in the Philippines. *Philippine Review of Economics*, University of the Philippines School of Economics, Juin 2010, vol 47 n°1, pages 147-155.

BORIS, Martin. BRAC : un modèle d'entreprise sociale venu du Sud. *Revue internationale et stratégique*, 2015/2, n° 98, p. 113-119.

BOUTILLIER, Sophie. Aux origines de l'entrepreneuriat social. Les affaires selon Jean-Baptiste André Godin (1817-1888), *Innovations*, 2009/2, n° 30, p. 115-134.

DACANAY, Marie Lisa. ESS, entreprise sociale et pauvreté : l'exemple des Philippines, *Revue internationale de l'économie sociale (RECMA)*, 2016/4, n° 342, p. 54-67.

DEFOURNY, Jacques. L'émergence du concept d'entreprise sociale. *Reflets et perspectives de la vie économique*, 2004/3, Tome 63, p. 9-23.

GLEMAIN, Pascal, RICHEZ-BATTESTI, Nadine. De l'économie sociale et solidaire à l'entreprise sociale : entre tournant entrepreneurial et innovation. Une clé de lecture. *Marché et organisations*, 2018/1, n° 31, p. 13-19.

#### **Extraits d'ouvrages**

KOSMOWSKI, Frédéric, *Mesurer la pauvreté dans le contexte des pays à faible revenu : outils et perspectives*, 2012. In : PHILIPPE Antoine, ADJAMAGBO Agnès, *Démographie et politiques sociales*, XVIIe Colloque International de l'AIDELF, Institut Supérieur des Sciences de la Population (ISSP), Université de Ouagadougou, Novembre 2012.

## Etudes et enquêtes

DARKO, Emily, QUIJANO, Theresa, *A Review of Social Enterprise Activity in the Philippines*, British Council, Août 2015, 59 pages.

RAVALLION, Martin. *Comparaisons de la pauvreté. Concepts et méthode*, LSMS (Etude sur la mesure des niveaux de vie), Banque Mondiale, 1996, n°122.

BRITISH COUNCIL, EUROPEAN UNION, UNITED NATIONS ESCAP, *Reaching the Farthest First. The State of Social Enterprises in the Philippines*, 78 pages, Novembre 2017.

MANGAHAS, Mahar, *The SWS Survey Time Series on Philippine Poverty and Hunger, 1983-Present, Social Weather Stations, 2004, 10 pages.* 

SIBIEUDE Thierry (Président), CLAVERIE Céline (Rapporteur), *La mesure de l'impact social*, Groupe de travail du CSESS sur la mesure de l'impact social, 2011, 30 pages.

THE JAPAN RESEACH INSTITUTE – INTER AMERICA DEVELOPMENT BANK (IDB), Study of Social Entrepreneurship and Innovation Ecosystems in South East and East Asian Countries - Country Analysis, Republic of the Philippines, Octobre 2016, 28 pages.

THE WORLD BANK, Making growth work for the poor: a poverty assessment for the Philippines, Washington, D.C.: World Bank Group, Janvier 2018, 188 pages.

# **Autres**

REPUBLIC STATISTICS AUTHORITY, Official statistics of the Philippines

# ANNEXES

# Entretien avec Johnson Acdang – Tribeblends – 23 Mai 2018

Johnson: Mon nom est Johnson, j'ai actuellement 21 ans, je viens du nord des Philippines, de la région montagneuse des Cordillères, proche de Baguio City. C'est connu pour être la partie la plus froide des Philippines. Je viens de la tribu des Igorot, qui signifie "peuple des montagnes". J'ai fini mes études grâce à une bourse car j'ai perdu mon père quand j'avais 6 ans en 2003. Grâce à cette bourse, j'ai pu avoir mon diplôme. Par la suite, je ne pensais pas continuer à étudier, à l'université et avoir une carrière. Mais il y avait cet étudiant qui venait de la ville, qui faisait partie d'une association chrétienne dans notre Barangay (*l'équivalent d'une commune en France*), qui m'a parlé d'une bourse ici à Bulacan, appelé la SEED Philippines. J'étais content parce qu'il m'a dit que tout était inclus dans la bourse : la nourriture, le logement, le transport... Donc je devais faire un choix, travailler ou venir à Bulacan. J'ai déposé ma candidature à SEED Philippines. Pour être sélectionné, je devais prendre part à des team-building et passer des entretiens.

**Camille :** En quoi consiste le team-building?

**J**: En gros, on prend en compte les conditions de vie et le milieu d'où tu viens. Si tes parents n'ont pas les moyens de te payer l'université, ils t'accepteront. Mais c'est surtout ta motivation en tant que pauvre, si tu es justement pauvre et que tu veux changer. C'est ta motivation à vouloir intégrer cette école.

C: Tu savais ce que tu allais faire pendant ces deux années du programme SEED?

J: Je ne pensais pas intégrer une école de commerce ou avoir des cours sur l'entrepreneuriat social durant ces deux ans. J'étais tellement content de pouvoir y rentrer, je voulais fuir les responsabilités que j'avais à la maison. Quand je suis arrivé ici, j'ai vu des gens blancs, comme les français et j'ai trouvé ça marrant et je me disais « je veux rester ici, c'est cool, il y a tellement de gens ». C'est comme ça que j'ai commencé à avoir envie de rester à la ferme. C'est plus tard que j'ai eu des raisons plus légitimes, quand j'ai compris le vrai but de ce programme.

C: Donc avant de venir ici, tu ne connaissais rien de l'entrepreneuriat social?

J: Exactement, je n'en avais aucune idée. Je voulais rester ici juste parce que je trouvais ça cool!

C: Qu'as-tu appris pendant ces deux ans?

J: On vient d'un endroit très pauvre, et SEED Philippines nous a redonné tellement d'espoir, tellement de moyens en nous disant que nous sommes en réalité capables d'en finir avec la pauvreté.

C: Quand as-tu intégré le programme?

J: En 2014, je faisais partie du 2ème batch.

C: Tito Tony était là!

J: Oui, il était là quand je suis arrivé! C'est l'époque où il a créé le 'programme « sparten » en parallèle du programme de SEED Philippines. Nous étions 12 hommes dans le groupe, on s'entraînait tous les jours : on se levait à 5h du matin sur un paysage incroyable. C'était surtout de la discipline. Si tu ne veux pas être pauvre, alors lève-toi, travaille et trouve une passion concrète. Construis ton avenir, trouve ta voie. Parce que SEED Philippines est expérimental, ce n'est pas seulement une école avec juste des intellectuels mais aussi de la pratique. C'est pour ça qu'on étudie une demi-journée par jour (anglais, français, mathématiques, sciences

environnementales et histoire), et l'autre moitié on met en pratique ce qu'on a appris en créant notre entreprise sociale, on construit ce que l'on veut.

C: Comment as-tu eu l'idée de créer Tribeblends?

**J**: Ça m'a pris trois ans pour trouver ce que j'aimais vraiment. Ici à la ferme, c'est les rêves, les espérances et tu dois commencer à partir de zéro. Tout le monde a quelque chose pour lui : tout le monde ici vient avec une vision, une vision avec des valeurs. Nous sommes dans l'ère où nous voulons mettre fin à la pauvreté, c'est bien pour ça que les entreprises sociales existent. C'est l'un des buts de GK d'éradiquer la pauvreté. J'ai fondé Tribeblends parce que je pense que c'est un excellent moyen pour venir en aide à ma communauté, tendre la main à ma tribu. Ça serait une façon de leur fournir une vie stable et un revenu. C'est durable et le but premier des hommes est d'avoir un travail.

C: Pourquoi la production de thé?

J: C'est préparer des concoctions car les tribus Igorot aiment boire du thé. Ce sont généralement des thés médicinaux. J'ai créé des thés instantanés, dans des sachets. Je pense que produire ce thé me rend plus conscient des responsabilités que j'ai envers ma tribu. J'ose espérer que son impact est bon. Cela a un impact non seulement sur nous mais aussi sur la communauté.

C: En quoi faire ces thés peut-il avoir un impact sur ta tribu?

J: Être ici à la ferme, c'est un symbole de là où on vient. Vendre du thé n'est pas juste pour vendre du thé, c'est pour dire au monde et aux Philippines qu'il y a des ressources naturelles qu'on peut développer en tant que philippins, et peut-être ailleurs également. C'est avoir un large impact.

C: Tu veux que les gens sachent qu'il y a des tribus aux Philippines! Tu sais, avant de venir ici, je ne savais pas qu'il y avait autant de tribus...

**J**: Oui, il y a environ 60 tribus et 600 dialectes locaux.

C: Que pensent tes amis et ta famille de SEED Philippines?

J: Disons que... ils sont un peu à côté de la plaque! Ils ne savent pas ce qui se passent ici! Mais ils me soutiennent beaucoup, peut-être qu'ils me voient changer. Ils ont remarqué deux choses: mon attitude et ma vision de l'avenir. Maintenant ma famille me dit « tu es plus gentil maintenant qu'avant ». Si tu aimes la communauté et la vision de Gawad Kalinga, tu peux aider plus de personnes, en dehors de toi-même. Il est vrai que la pauvreté n'est pas que financière. Si tu es pauvre, c'est souvent une question d'attitude. On blâme le gouvernement de notre pauvreté au lieu de se bouger.

C: Est-ce que les tribus sont pauvres, ou se considèrent-elles comme pauvres?

J: Pas vraiment pauvres en fait. Ma tribu n'est pas aussi pauvre que les gens qui vivent dans les bidonvilles à Manille. Ils sont contents de pouvoir manger tous les jours et c'est tout. Ils ne sont pas vraiment pauvres financièrement mais ce que je veux, c'est que ma tribu pense plus loin que l'aspect nourriture. Je pense à développer les ressources, ainsi nous pourrions venir en aide à d'autres. Nous avons tellement de ressources, tellement de produits bruts, alors autant les utiliser pour faire le bien!

C: Tu disais que tu voulais fuir tes responsabilités à la maison? Ta vie ressemblait à quoi avant de venir ici?

J: Si tu viens d'un milieu où tu luttes tous les jours pour pouvoir manger ou pour avoir de

l'argent, tu préfères être dehors que de rester à la maison et de voir ta famille dans de telles conditions. J'ai saisi cette opportunité d'intégrer le SEED Philippines parce que je savais que je ne serais plus à la maison et que je serais une charge en moins pour ma famille.

C: Combien de frères et sœurs as-tu?

**J**: Nous sommes 6 enfants dans la famille! La plupart ont eu leur diplôme universitaire maintenant, je suis l'avant-dernier. Je pense que ma famille a eu du mal à s'en sortir parce que nous n'avions plus de pilier, qui était mon père qui est malheureusement décédé. Quand il est parti, ma mère a dû envoyer mes sœurs dans différents missionnaires chrétiens pour qu'elles puissent faire leurs études, c'est comme ça qu'elles les ont finies. Je suis resté parce que je devais terminer l'école élémentaire. Je me débrouillais bien à l'école en l'honneur de mon père, je voulais lui faire hommage. C'est pour ça que j'ai eu une bourse.

C: D'où venait les ressources de ta famille? Ton père est décédé donc je présume que ta mère travaillait?

**J**: Oui, ma mère est professeur des écoles en maternelle. Un de mes grands frères a sacrifié sa vie personnelle et professionnelle pour aider mes parents à nous élever. C'est comme ça qu'on s'en est sorti.

C: Tu as créé Tribeblends tout seul?

**J** : Oui!

C: Quand as-tu commencé ton entreprise? Récemment?

J: J'ai commencé concrètement il y a un mois.

C: As-tu rencontré des obstacles?

J: En ce moment, c'est le cas. Si tu as une entreprise sociale, fais-en sorte de sécuriser ta chaîne logistique, particulièrement quand tu utilises des ressources brutes. Lors des opérations de fabrication, j'essaye encore de trouver des bonnes combinaisons d'herbes, au-delà de celles de ma culture. Concernant le marketing, j'essaye de trouver d'autres marchés. Même si cette entreprise sociale n'est pas pour le profit, j'ai besoin d'un capital pour la faire fonctionner. J'en cherche justement pour pouvoir rendre tout cela officiel. Mon entreprise n'est pas encore enregistrée. On a l'intention avec Shanon (*le directeur de la ferme*) d'enregistrer toutes les entreprises sociales du SEED dès le mois d'août. A l'heure actuelle, nous sommes couverts par la ferme. De manière générale, l'entreprise sociale regroupe des valeurs, c'est rêver en grand. Avoir une entreprise sociale c'est comme élever un enfant. Si tu es un parent sans valeurs, ton enfant peut mal tourner. Tu dois bien les éduquer, leur dire qu'ils sont bons, qu'ils feront de bonnes choses.

C: Quelles sont les valeurs de Tribeblends?

**J**: L'une des principales caractéristiques de Tribeblends, c'est la tribu. Je veux qu'on sache que c'est une marque de la tribu. Je veux qu'on sache que Tribeblends, qu'on vienne du nord ou qu'on soit Igorot, est une marque qui se soucie de l'autre. Même au-delà des tribus et des philippins. Nous voulons offrir la beauté et l'excellence du savoir-faire des tribus dans la production de nos thés.

C: Tu disais que ce sont les thés des tribus, est-ce seulement concernant la recette ? Car les ingrédients ne sont pas de la tribu, tu cultives de l'origan ici à la ferme.

J: Alors, cultiver à la ferme est temporaire car ma mission première est de retourner à ma tribu et de le développer là-bas. Au moins, je veux créer du thé philippin, la plupart des thés

dans ce pays viennent d'ailleurs. Je veux créer quelque chose de philippin.

C: Et que répondrais-tu à quelqu'un qui te dira qu'aucun de tes ingrédients ne vient de ta tribu ?

**J**: Que ces herbes soient plantées ici à GKEF ou à la tribu, la plante est la même. L'intention est la même : c'est pour la tribu. Quelques thés d'ici sont produits au Royaume-Uni alors qu'on trouve les ingrédients originels ici aux Philippines. Ce que j'aime avec la création de cette marque et de la montrer au monde, c'est que la tribu fait quelque chose, en dehors de la tribu. Parce que ce thé est aussi pour les autres tribus. Le but est « combien de personnes je pourrais aider ? », « combien de personnes je vais impacter ? ».

C: Je sais que tu commandes certains des ingrédients à la mère d'un des étudiants SEED, qui vit près de Baguio, elle vient chaque mois. Quels ingrédients ? Ce n'est pas un frein pour toi ? Parce que tu dépends d'elle du coup...

J: Elle m'apporte du curcuma et du gingembre. Concernant ça, je lui en commande parce que ça vaut la peine et que ça l'aide d'acheter des ingrédients à elle plutôt qu'à Angat (la ville la plus proche de la ferme). En effet, ces ingrédients bruts sont moins chers à Baguio qu'à Angat. Mais je les achète au même prix que je les paierais à Angat. Je voulais que la transaction vaille le coup.

C: Justement, en quoi ton entreprise sociale est-elle « sociale »?

J: Le terme « entreprise sociale » ici à la Ferme est en rapport avec le rêve « une entreprise va au-delà du profit ». Mon entreprise n'est pas basée sur le profit, comme je l'ai dit, j'achète le curcuma et le gingembre plus cher parce que je sais que j'aide quelqu'un. Je sais aussi que je peux faire la promotion de ma tribu. Et éventuellement, les personnes intéressées par ce commerce le seraient aussi pour visiter ma tribu. Ça serait un impact social, et les Igorot sauraient qu'il y a quelque chose à faire avec eux.

C: As-tu l'intention de créer du thé directement à partir de ta tribu?

**J**: Oui, c'est le plan idéal. Je veux construire d'autres établissements ailleurs, comme ça il y aurait assez de volume pour répondre aux besoins de ma tribu et du pays tout entier.

C: As-tu déjà pensé à mesurer l'impact de ton entreprise ? Si oui, comment le ferais-tu ? J: Oui, évidemment ! Si cette entreprise s'agrandit, j'emploierais des gens de la communauté pour travailler avec moi, je montrerais que mon entreprise permet de créer des emplois. Je n'aurais pas de préférence pour une personne plus qu'une autre pour travailler avec moi et je ne forcerais personne à travailler avec moi. Du moment qu'ils le veulent vraiment, alors j'accepte tout le monde à Tribeblends. Cette entreprise peut changer la vie d'une personne : de la pauvreté à une vie plus commode. C'est ainsi que je mesurerais le succès de mon entreprise.

C: Mais comment vois-tu cette transformation?

**J**: Je pense que je peux voir la transformation si je vois ma communauté plus impliquée pour les autres, et si je fais en sorte que la communauté évolue. C'est évoluer en groupe et non pas individuellement.

C: Penses-tu avoir plus de ressources financières aujourd'hui, grâce à ton entreprise? Est-ce qu'avoir créer ton entreprise il y a 2 mois a changé quelque chose pour toi financièrement? J: Pour l'instant, cette entreprise ne subside même pas à mes besoins. Je dois faire un peu de profit pour investir et monter en flèche.

C: Quel est ton plan pour agrandir ton entreprise?

**J**: Primo, je dois la faire enregistrer légalement comme une entreprise sociale. Deuzio, je dois sécuriser la chaîne logistique, avoir une recette prédéfinie officiellement et aussi, découvrir de nouveaux mélanges de thés. Tertio, concernant le marketing, je dois trouver de plus grands marchés pour vendre mon thé. Et bien sûr, je dois savoir ce que désire la demande en ce qui concerne le thé en général.

C: Qu'est-ce que Gawad Kalinga a changé pour toi?

**J**: Je suis venu ici en tant que quelqu'un qui n'avait aucun but dans la vie. Je ne me rendais pas compte à quel point chaque jour est important. C'est le plus grand changement dans ma vie, depuis que je suis entré à la Ferme, j'ai des rêves, des espoirs et je fais quelque chose pour tous les jours. Je travaille sur mes rêves tous les jours. GK ne m'a pas donné uniquement une maison mais ça m'a appris à avoir des responsabilités, des buts et des directions. C'est pour ça que je suis reconnaissant envers GK. Ma situation est encore un peu difficile parfois mais savoir que j'ai un but dans la vie et les clés pour y arriver, ce sont des raisons pour se battre tous les jours.

C: Penses-tu que l'entrepreneuriat social est le meilleur moyen pour lutter contre la pauvreté ?

J: Il y a huit ans, quand Human Nature a commencé à GKEF en tant qu'entreprise sociale, c'était un tout petit business. Mais après 8 ans, c'est une entreprise immense ici aux Philippines. Ça prouve que l'entreprise sociale n'est pas forcément le meilleur moyen mais c'est une des meilleurs pour lutter contre la pauvreté. Human Nature a maintenant accès aux zones rurales et est en partenariat avec les fermiers les plus pauvres. Human Nature a été créé par une seule personne mais en réalité, tous les fermiers possèdent la société. C'est une famille, ils travaillent ensemble. C'est pour ça qu'on peut dire que c'est durable. Et comme avec l'exemple de Human Nature, on peut voir qu'ils ont réussi, je ne vois pas de raisons pour qu'on ne puisse pas réussir à notre tour.

C: Selon toi, quelle est la première chose à faire pour éradiquer la pauvreté?

J: Les Philippines sont considérées comme riches grâce aux ressources naturelles. La plupart des gens sont d'accord avec ça et cela prouve que les Philippines ne sont pas pauvres économiquement. Ce qui rend la nation pauvre, c'est plutôt un problème comportemental. Si tu ne veux pas être pauvre, tu dois changer ta façon de voir les choses : travaille tous les jours, lève-toi tôt tous les jours et vois ce qu'il est possible de faire. Il faut se discipliner aussi. C'est pour ça qu'ici à la ferme, les étudiants en SEED n'ont pas le droit de causer des problèmes. C'est quelque chose qui nous rendre pauvre. Par exemple, nous n'avons pas le droit de fumer. Pas seulement pour un souci de santé mais parce que la pauvreté est brutale et si on commet ce vice, ça ne change rien concernant la pauvreté. J'étais assez brutale comme personne autrefois et avoir cette discipline a fait de moi une meilleure personne. Il est indispensable d'avoir quelqu'un près de toi pour te discipliner, pour te dire que tu es une personne bien, ce que tu es capable de faire.

C: Te considère-tu toujours comme quelqu'un de pauvre?

**J**: Oui et non. Il y a une institution ici aux Philippines qui garde une trace de ton contexte familial, de ce que tu gagnes et tu es étiqueté comme pauvre. Actuellement, j'ai du mal financièrement. Mais ce qui fait de toi un pauvre, c'est quand tu n'as plus de rêves, quand tu cesses de croire que tu peux faire les choses bien, quand tu commences à ne penser qu'à toi, que tu ne peux rien faire pour ton pays, quand tu ne t'aimes plus en tant qu'être humain.

# Entretien avec Danilo Ablen - Oh GK! - 27 Juillet 2018

**Danilo :** Je suis Danilo, j'ai 22 ans et ma famille est bénéficiaire de GK, elle vit dans le village Gawad Kalinga de la Ferme. Ça fait presque 9 ans que j'y suis et j'ai eu mon diplôme de SEED il y a deux ans.

Camille : Alors tu fais partie du deuxième batch du SEED ?

**D**: Oui, j'étais dans le deuxième groupe du SEED. Avant de venir vivre à GK, j'habitais dans un endroit où l'on vivait au jour le jour. Nos vies étaient très différentes de celles au village GK. Quand j'avais 8 ans, je faisais les poubelles pour trouver de la nourriture, on devait tout partager une fois à table pour que ce soit plus facile pour tout le monde. J'allais tous les jours au marché, je ramassais les restes de nourritures des restaurants. Juste pour survivre. C'était tout ce que je faisais. Généralement, les gens pensent que nous sommes voués à ça. C'est ce que je pensais aussi. Les gens m'évitaient, ils avaient peur, ils pensaient que j'allais leur voler leurs affaires, que je leur ferais du mal. Ça ne m'a pas du tout aidé. Avec tous ces jugements que j'ai subis, j'ai commencé à faire n'importe quoi. Au final, j'ai commencé à croire ce qu'ils me disaient, je croyais être ce qu'ils disaient de moi. Ils pensaient que je n'étais pas humain, que j'étais un animal, que j'étais un déchet. On fait peut-être de mauvaises choses, on fait les poubelles, on arnaque les gens parce qu'on n'a pas le choix. Nous sommes nés pauvres, peutêtre pour que quelque chose de bien arrive par la suite. Et c'est ce qui s'est produit quand GK est arrivé dans ma vie. C'était en 2010, GK nous a conduit ici et à partir du moment où nous sommes arrivés là, notre famille a commencé à se rapprocher, nous étions tous là. C'est une seconde chance pour nous : pouvoir changer notre façon de penser, pouvoir avoir de l'espoir. Montrer aux autres et pouvoir dire à ceux qui nous évitaient qu'il y a du bon dans chacun de nous. Une fois que tu as connu l'affection, l'amour et le soutien, qu'on te dit que tu es destiné à faire quelque chose de bien, c'est vraiment très fort pour nous parce que c'est quelque chose qu'on ne nous a jamais dit. Ces gens, qui te disent que tu es comme une famille pour eux, ça peut tout changer, que tu fais partie d'une véritable organisation, c'est très grand. Avant on nous donnait mais maintenant, c'est nous qui donnons aux autres. C'est en quelque sorte une transformation.

C: Combien de frères et sœurs as-tu?

**D**: J'ai 4 frères et sœurs, et deux sont décédés. Il y en a qui a aussi eu son diplôme du SEED, le même batch que le mien.

C: Quel âge avaient-ils quand ils sont décédés?

J: La plus jeune avait une leucémie, en 2010, elle a eu un accident. Elle restée six mois à l'hôpital. C'est avec cet accident, qu'on a commencé à avoir de l'espoir et qu'on atterri ici. Sa mort nous a donné une maison, littéralement. Quelqu'un à l'hôpital nous a aidé : le prêtre, quand il a vu nos conditions de vie, qu'on vivait sous un pont et qu'il a vu à quel point c'était horrible. Tu imagines qu'un matelas rentrait à peine dans la maison dans laquelle on vivait. Il était choqué. Il a écrit une lettre à GK, à Tito Tony, en espérant que GK nous vienne en aide. Et maintenant nous sommes là ! Un mois après la mort de ma petite sœur, on a emménagé ici. Un autre de mes petits frères est décédé il y a trois dans d'une insuffisance cardiaque.

C: Donc tu as intégré SEED Philippines en 2014, pourquoi?

J: En fait, j'étais surpris à quel point le programme du SEED a changé la façon de voir les choses de certaines personnes peu fréquentables autrefois, ces jeunes, c'était le cauchemar de leur propre famille. Pour être honnête, j'étais l'un d'eux. J'étais très peu apprécié et ce pendant longtemps. Les gens ne m'aimaient pas, je disais du mal d'eux aussi. Ma mère me détestait.

Elle me criait beaucoup dessus. J'étais un rebelle. Quand j'ai vu que cette école aidait à changer certains jeunes, j'ai vu que même si on se sent piégé, on peut être le protecteur. J'ai donc rejoint le programme parce que je voulais vraiment apprendre. J'étais fasciné, très curieux d'apprendre. Et j'ai beaucoup appris. Je ne savais pas du tout parler anglais avant d'intégrer SEED. Cet apprentissage a pris de l'importance pour moi quand Tito Tony m'a dit « tu es peut-être né pauvre mais tu ne vas pas mourir pauvre ». Ils nous apprennent aussi à être compétitif, à être plus dans l'excellence. On n'a pas vraiment l'habitude. Ici, c'est un pas de plus vers le succès. D'une certaine façon, je vois qu'on ne portera plus atteinte à ma dignité en tant qu'être humain, que plus personne ne subira ça. J'ai appris autant que je le pouvais à protéger ma dignité. C'est un peu difficile pour moi de repenser au passé. J'ai commencé SEED et j'ai étudié l'agro-alimentaire, le français, etc. Ça aide pour notre entreprise. On a eu ce business parce qu'on a commencé à étudier avec SEED. Ils nous apprennent à être des hommes d'affaires.

C: Et comment as-tu eu l'idée de créer Oh GK!?

**D**: C'est en réalité une combinaison d'idées de Nanay Gloria et de Tito Tony. C'était un accident, on va dire qu'il s'est passé quelque chose. Tito Tony est tombé malade et a demandé à Nanay Gloria de lui préparer une boisson à base d'origan, de gingembre, de miel et de citron. Elle l'a préparé, elle est venue me voir et m'a demandé d'essayer. J'ai goûté et j'ai bien aimé donc je pensais qu'on pouvait faire quelque chose à partir de là. Peut-être pour stabiliser la formule et ensuite la vendre. C'est parti de là. Au début, on la vendait 300 pesos. Je ne comprenais pas qu'on puisse autant penser qu'il faut d'abord un capital pour créer une affaire. J'ai commencé avec 300 pesos et c'est comme ça que j'ai commencé à avoir un revenu, sans avoir à stresser.

C: Quel est l'impact de ton entreprise? As-tu déjà pensé à mesurer son ampleur?

**D**: Non, jamais. A cet instant pris, je dirais qu'on génére un salaire aux fermiers. On donne aussi un salaire aux familles qui produisent l'origan. Ils doivent en produire une centaine par semaine, juste pour nous fournir. Nous n'avons pas de contrat officiel avec eux mais on n'en pas besoin. Il y a aussi Tito Edgard qui produit des produits agrumes pour nous. Il y a également Jason qui nous fait du miel.

C: Est-ce que ça a changé quelque chose pour toi d'avoir créé OhGK!?

**D**: Dans ma façon de penser, oui. Ça l'a beaucoup changée. Ça m'a aidé à prendre plus de décisions... C'est assez difficile cela dit de dire ce que ça a changé pour moi. Mais de manière générale, oui je peux dire que ça m'a vraiment transformé en bien.

C: Et financièrement?

**D**: Ça aide énormément. Ça me permet de vivre d'une certaine façon. Je viens d'investir 2000 pesos dans OhGK!. Pour les labels et les bouteilles. On a fait 3000 labels.

C : Selon toi, penses-tu que l'entrepreneuriat social peut réduire la pauvreté ?

**D**: Pour moi, oui. La pauvreté vient de l'injustice, des traitements impartiaux. Faire de l'entrepreneuriat social m'a fait comprendre que ce n'est pas de l'égoïsme. On ne possède rien mais on a tout en même temps. Ça m'a ouvert les yeux, l'entrepreneuriat social, c'est donner, c'est des espérances. Ça génère de l'argent et de la nourriture mais surtout de l'espoir. Avec l'entrepreneuriat social, on peut tous être de bons citoyens. Il faut travailler sur cela, trouver ce qu'on a au fond de notre cœur.

**C**: En quoi OhGK! est une entreprise sociale?

**D**: En vrai, je ne considère pas vraiment mon entreprise comme une entreprise sociale. Je sais qu'un jour, je pourrais dire que s'en est une. Donne-moi d'abord quelques années afin d'avoir un réel impact. Je n'ai pas de meilleure réponse pour cette question. Ce n'est peut-être pas encore le moment pour moi pour être considéré dans le domaine du "social". Un jour, j'y arriverai.

C: Qu'est-ce que la pauvreté selon toi?

**D**: Pour moi, la pauvreté c'est tout un processus d'apprentissage. On est d'une part plus avantagé que les gens privilégiés parce qu'on est déjà prêts à être déçus, à connaître l'échec, on a déjà vécu tout ça. Ça nous rend plus fort. Pour tout te dire, j'ai raté beaucoup de choses dans ma vie. Les impacts positifs ne se créent pas en une jour ou en une semaine. C'est un long processus.

# Entretien avec Anna Salamat - Tinta ni Juan – 8 Août 2018

Anna: Je m'appelle Anna Salamat. J'ai 21 ans. Mon père est un ouvrier du bâtiment et ma mère blanchisseuse. Quand j'étais plus jeune, je rêvais de devenir hôtesse de l'air. Parce qu'elles peuvent se maquiller, porter un uniforme et elles sont bien payées par leur compagnie. Mais me concernant, j'ai grandi entourée par la pauvreté. J'ai déjà passé une journée entière sans manger. C'est là qu'on a commencé à planter du manioc pour qu'on puisse manger. Mais quand arrivait la saison des pluies, on avait un peu peur à cause du vent et que notre maison s'effondre. Nous n'avions pas une maison décente, ni des toilettes décentes à l'époque. C'est pour ça que je me suis rendu compte, quand j'étais encore au primaire, que pour pouvoir étudier, je devais travailler en même temps. Je vendais alors des poissons et des légumes dans ma communauté avant de partir à l'école. Puis au lycée, je travaillais à la plonge et ce, pendant mes pauses déjeuners, donc je ne travaillais qu'une heure. Et parfois, je n'avais même pas le temps de manger parce que je n'avais pas fini de travailler. Il y avait 500 étudiants et on va dire que la moitié déjeunait à notre cantine. Et nous étions que deux personnes, une des Titas et moi-même, à faire la vaisselle.

Pour faire ça, je gagnais 25 pesos par heure. Mais ce n'était pas tous les jours donc j'ai fait en sorte de faire du soutien scolaire 4 heures par jour, comme ça je pouvais me faire 100 pesos par jour. C'est comme ça que j'ai pu m'en sortir durant ma période lycée. Mes parents voulaient que j'arrête mes études parce que nous étions 3 frères et sœurs et l'aîné étudiait l'architecture. Donc ça coûtait cher, et je devais me sacrifier. Mais nous étions tous plutôt têtus. Aucun d'entre nous ne voulait arrêter l'école, alors nous devions tous travailler ET étudier.

Et puis, j'ai fini le lycée. Nous avons 2 mois de vacances avant d'aller à l'université. Alors ce que j'ai fait, avec Rinalyn, une des étudiantes en SEED qui est allée à Essec Singapore, c'est d'aller au marché pour distribuer des flyers, et gagner de l'argent. Et un des clients voulaient nous embaucher pour vendre des téléphones. Mais le salaire était de 150 pesos et c'était à Santa Maria. Si on prenait en compte les dépenses pour la nourriture et le transport, ça ne valait absolument pas le coup de travailler pour eux. J'ai entendu parler de GK lors de ma remise de diplôme, Tony Meloto était un des porte-parole. Et il nous a offert une bourse. Par la suite, nous avons fait quatre mois de stage ici à la ferme, quatre mois de dur labeur, en ne sachant pas si j'allais réussir ou non. Et heureusement, j'ai réussi.

### Camille: Qu'as-tu fait pendant ce stage?

A: Tito Tony nous a donnait un but à atteindre par jour, comme planter 1000 plants de citronnelles ou 300 bambous, qui doivent rester droits évidemment. De cette façon, ils pouvaient évaluer notre motivation et notre savoir-faire. J'ai réussi, mais je ne considérais pas ces missions à leur juste valeur parce que je savais qu'il y aurait quoiqu'il en soit de la nourriture gratuite, des indemnités, des ordinateurs et de la wifi à disposition, on était logés gratuitement aussi et en plus, il y avait des étrangers comme des français ou des japonais. Je voulais continuer mes études après ma remise de diplôme au SEED. Mais durant mon stage, je me suis rendue compte que j'avais du potentiel dont j'ignorais l'existence. On va dire que dans toutes les universités, on a son diplôme en poche pour chercher du travailler et non pas donner du travail. Ce que je voulais auparavant, c'était de travailler dans un bureau, avec mon ordinateur, ma climatisation... Mais GK ouvre les consciences, nous sommes l'espoir de ce pays. Et c'est triste que la grande majorité des philippins aillent travailler à l'étranger. Ils partent pour envoyer de l'argent à leur famille. Je fais partie du premier batch de SEED. Quand on nous compare aux autres étudiants, nous sommes très différents parce que notre esprit est déjà dans l'esprit de « commerce », dans le but d'aider notre pays. Les autres étudiants pensent à leurs études. Au début, je n'arrivais pas vraiment à construire ma propre

entreprise sociale, comme quelles sont mes valeurs, je ne savais pas vraiment. Mais durant ces deux ans, j'ai découvert que j'aimais beaucoup organiser des événements mais pas vraiment parler avec les gens, socialiser avec eux particulièrement les étrangers que je ne connaissais pas, j'aimais simplement la partie organisation. Donc j'ai fait mon année sabbatique avec MAD Travel (Make A Difference Travel), ça m'a permis de prendre en maturité. Je me suis surtout occupée de personnes venant d'ailleurs. C'est comme ça que j'ai pris confiance en moi et découvert mes capacités de communication.

MAD Travel m'a beaucoup aidé à sortir de ma zone de confort. Avant ça, je détestais vraiment parler avec les autres mais c'est devenu naturel avec le temps. Après mon année sabbatique, j'ai continué à travailler pour MAD Travel. Mais au bout d'un moment, j'ai pensé qu'il était temps de faire ma propre entreprise sociale. Ça m'a pris 3 ans avant de commencer à la créer, après mon année sabbatique. Je ne voulais pas en créer une juste comme ça, juste pour le prestige d'avoir une entreprise. Quand je me suis sentie prête, avec deux de mes camarades, nous avons créé l'entreprise sociale Tinta Ni Juan. C'est une compagnie d'impression sur tshirt. Un jour, Ate Gina, la chef du service financier, qui n'était là que pour un mois, a annoncé que son frère, qui bosse aussi dans le domaine de l'impression, voulait donner les presse-à-chaud qu'il n'utilise plus. Evidemment, on a tous dit « Moi moi moi moi, je les veux! ». On a pris cette opportunité même si nous n'étions pas les plus qualifiés, on a essayé. Ils nous ont donné 3 machines et nous avions un capital de 3000 pesos. C'est comme ça qu'a commencé notre entreprise en Mai 2017. En ce moment, je travaille toujours pour MAD et j'ai mon entreprise en même temps. Ça a boosté ma confiance en moi parce que, tout ce que j'ai appris avec MAD Travel (comme parler avec les gens, les clients ou comment gérer certaines situations), j'applique ce savoir-faire dans ma propre entreprise. On apprend toujours, c'est très éprouvant, sur le design aussi mais on en a besoin pour s'améliorer. Créer sa propre entreprise n'est pas chose facile, surtout quand on a aucune expérience. Il a fallu s'armer de patience et travailler dur.

### C: Pourquoi as-tu rejoins SEED?

A: La première raison est surtout financière. J'avais plusieurs choix après le lycée. Soit j'arrêtais mes études et je partais travailler directement ou j'allais à l'école. Dans mon budget il n'existe que des programmes courts, sur 1 ou 6 mois. Mais les cours proposés, c'était la manucure, le soin et le SPA ou la technologie. Ce ne sont pas vraiment mes domaines de prédilection. La seconde raison, c'était mes amis. Nous étions 10 au début à SEED et tous mes amis étaient là aussi. Donc ça m'a donné du courage. Et bien sûr, quand on vient ici à GK, on voit leur façon de voir les choses et j'aime leur vision. Je pense qu'ils nous aident beaucoup. C'est pour ça que j'ai continué SEED. A cette époque, j'avais confiance en GK.

### C: Et que pensent ta famille et tes amis de GK?

A: Evidemment, les deux premières années, ils ne voulaient pas vraiment que j'y aille parce qu'on travaille à la ferme et on fait des tours aux visiteurs, et GK est une organisation nongouvernementale donc ils se demandaient ce que je ferais après. La question qui revenait était : « ça débouche sur quoi comme boulot ? ». Et puis on travaille dur, de 7h à 18h, du lundi au dimanche. Ce n'est pas le cas normalement. Ils voulaient que j'arrête parce qu'ils n'y voyaient pas de résultats immédiats. Mais quand j'ai commencé mon année sabbatique, ils ont vu vraiment ce que je faisais ici. Petit à petit, ils ont commencé à me faire confiance. Je les aide financièrement, et ils me soutiennent beaucoup. Quant à mes amis, eux aussi, ils n'étaient pas vraiment d'accord. Ils me disaient « tu devrais enseigner ou travailler dans le secrétariat » ou « mais en fait tu veux devenir fermière ?? ». Mais tu sais, à chaque fois que tu entres dans le monde de GK, ça devient naturel pour toi. D'une certaine façon, tu peux montrer les changements que tu as apportés ici. Tu voyages à l'étranger et les gens te disent : « hey mais

t'es devenu riche! ». Mais non, je travaille toujours.

C: As-tu été confrontée à des obstacles avec Tinta Ni Juan? Si oui, lesquels?

A: Le premier, c'est les compétences. On sait qu'on est là depuis un an mais nous n'avons que deux designs. Il y a aussi la production. Pour l'instant, on ne sait faire que la presse à chaud. Nous aimerions savoir faire de la sérigraphie. C'est un véritable challenge. Robelyn et moimême nous concentrons particulièrement sur les événements, et Rolando est plus un entrepreneur. C'est devenu un leader de l'église. Nous avons tous nos propres activités en dehors de l'entreprise. Pendant un moment, nous pensions à nous séparer, fermer l'entreprise. Il ne se passait rien parce que nous manquions de temps. Mais le travail d'équipe et la confiance en les uns et les autres, c'étaient les clés. Nous avons beaucoup de commandes aujourd'hui : de Singapour en passant par des écoles américaines. Un autre problème, c'est trouver le matériel. Les clients demandent toujours des matériels différents, nous nous devons de les trouver à Divisioria (un grand marché aux Philippines). On doit faire attention à ne pas faire d'erreurs. C'est de la peinture et de la colle donc ça ne s'enlève pas, une fois imprimé sur le t-shirt.

C: Considères-tu Tina Ni Juan comme une entreprise sociale?

A: Oui. On n'a pas encore travaillé sur la partie communication parce que nous sommes une petite entreprise. On travaille à mi-temps avec d'autres Titas en dehors de la ferme, des couturières aussi. Je considère cette entreprise comme une entreprise sociale parce que le but est de travailler avec la communauté. Une communauté où les gens n'auront plus la faim au ventre, où les pères et les mères travailleront ensemble et nous aurons plus besoin d'aller à l'étranger parce qu'on ne trouve pas de travail en dehors de la ville. Pour moi, Tinta Ni Juan existe pour aider les autres à réussir et poursuivre ce genre de rêves. On veut être en partenariat avec des écoles, donner des opportunités à des jeunes artistes. Travailler en dehors du cadre social avec les jeunes et les traiter comme des partenaires. C'est-à-dire que sur un t-shirt, il y aura non seulement une personne derrière qui a travaillé mais aussi une histoire. C'est ce que l'on veut faire.

C: Qu'est-ce GK a changé pour toi?

A: Beaucoup de choses. Quand j'étais au lycée, j'étais plutôt une rebelle. Je fumais, je buvais. Quand je suis arrivée ici, j'ai été confrontée à des valeurs différentes tels que l'amour d'une famille, ne pas être égoïste, partager ses rêves. GK m'a appris à être forte pour les autres. Si je ne me bats pas pour les autres alors qui le fera? Si tu quittes le pays pour travailler pour une compagnie étrangère alors qui travaillera pour ce pays? J'ai de la chance d'avoir pu intégrer SEED. Parce que je vois de meilleurs plans pour moi, il y a très peu de jeunes qui ont les mêmes opportunités que les miennes. Je suis très reconnaissante. Nous avons beaucoup de mentors qui nous guident et très peu de jeunes personnes ont la chance d'avoir leurs propres mentors.

C: Et tu penses-tu que l'entrepreneuriat social est le meilleur moyen pour endiguer la pauvreté ?

**A :** Pour moi, oui ! Je pense que l'entrepreneuriat social n'est pas le meilleur moyen mais une des bonnes façons de faire. Nous travaillons avec beaucoup de communautés. En fait, mon rêve pour l'avenir serait que toutes les entreprises du pays aient des idées plus en rapport avec l'entrepreneuriat social.

C: Comment définirais-tu la pauvreté? Puisque tu l'as enduré...

A: La pauvreté, c'est l'enfer. Tu perds tout espoir, ça peut te replier sur toi-même, ça peut te

faire mal tourner, tu te sens perdu, tu vis dans l'ombre. En même temps, ça peut être une inspiration et une motivation à se bouger. Je pense que j'ai de la chance d'être née pauvre. Je peux dire qu'en tant que pauvres, nous avons de la détermination dans le cœur. Quand tu es pauvre, tu as faim : tu as faim d'amour, de connaissance et de succès. Ça peut être l'atout numéro un pour réussir de la vie.